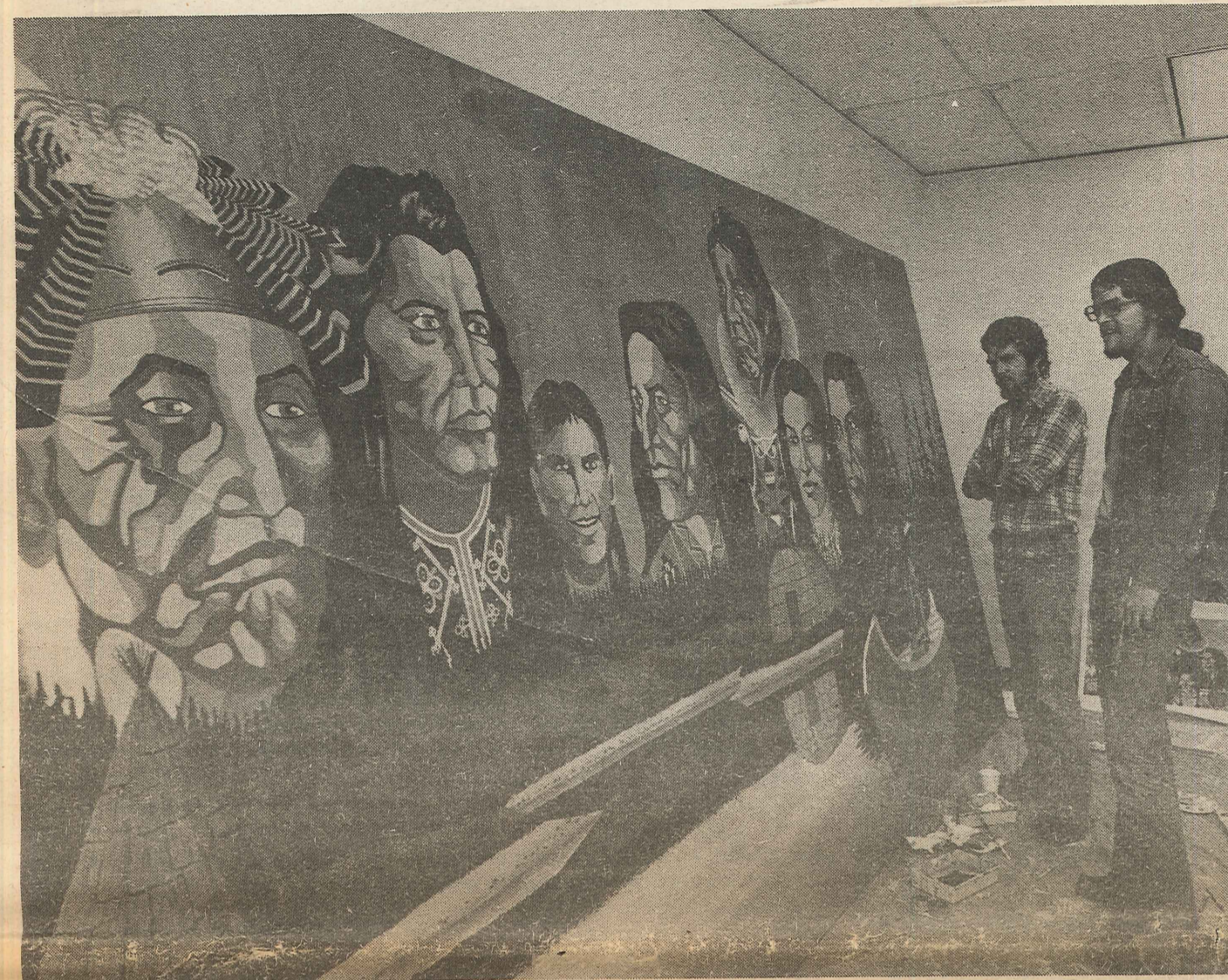


INDIAN NEWS

Vol. 17

No. 10



Luke and Roger Simon of the Big Cove, New Brunswick band pose before the completed mural in Regional Headquarters in Toronto:

Contemporary Indian Art Exhibition

An exhibition of 55 artworks by 29 contemporary Canadian Indian artists opened at the Royal Ontario Museum last August 31 and will run until the end of the year.

The exhibition titled "Contemporary Native Art — the Woodlands Indians", was shown earlier this year at Canada House in London and at the Luisen Hall, Lahr, West Germany, under the auspices of the Hon. Paul Martin, High Commissioner for Canada to the United Kingdom, and Major-General D. A. McAlpine, Commander, Canadian Forces, Europe.

The exhibition is from the private collections of Dr. Bernard Cinader, Dr. Peter Lewin, and Mrs. Helen Band, all of Toronto. The exhibition includes paintings by Norval Morrisseau, Daphne Odjig and Jackson Beardy, sculptures by Jacob E. Thomas, pottery by Elda and Sara Smith, as well as handicrafts by Delia Beboning and silverwork by Elwood Green.

Dr. Helmuth Fuchs, Curator-in-Charge of the ROM's Ethnology Department, said that the exhibition signifies the rebirth of native art and its recognition by the art world. He also pointed out that by mounting this exhibition the Museum not only serves as a depository of native antiquities, but plays an active role in presenting the cultural endeavours of contemporary native artists.

The opening also marks the publication by McClelland and Stewart, Limited, of the book "Ojibway Heritage" by Basil Johnston, a lecturer in the ROM's Ethnology Department. Mr. Johnston is an Ojibway from the Cape Croker Reserve in Ontario.

Indian Enterprise is Big League

More than 200 Sechelt Indian Band members are shareholders of S.I.B. International Industries Ltd., which is the owner of a \$3.6 million fishing vessel "M. V. Arctic Harvester".

The Arctic Harvester is described as being the most sophisticated fishboat on the west coast, and has electronic equipment in the wheelhouse valued at \$160,000.

(See Indian Enterprise page 3)

Indian Students Paint Mural

(TORONTO) — A Native Student Summer Employment Program (NSSEP) provided jobs to 400 young Indians last summer in Ontario.

The 400 youths received about \$600,000 in wages for the summer

jobs, thus helping with their expenses for last school year.

In 1975, in contrast, only nine youths found summer jobs through the department because NSSEP was not in operation, a spokesman said.

The summer '76 program involved native youth attending secondary schools as one of its three main thrusts. Most secondary school students were placed in summer jobs on their reserves. They did such seasonal chores as mending fences and exterior painting, close to home.

Exceptions were the seven high school students who volunteered to travel to Kashechewan to help that remote Northern Ontario village repair heavy spring flood damage. The original seven were joined by additional young men as repair work reached full momentum.

Another thrust of the program saw post-secondary students of native ancestry in a wide range of job experiences. At Kingston, for example, nine community college and university students worked within an alcohol and drug addiction education and counselling program. Operated by the Allied Indian Metis Society, the ongoing service makes use of the students' training in law, social and behavioural sciences.

As much as practicable, students were fitted to jobs, rather than vice versa. Two brothers hired for clerical work at the department's Regional Headquarters in Toronto, for example, were discovered to be graphic arts students — and accomplished artists — from George Brown College.

The two, Luke and Roger Simon from the Big Cove Band in New Brunswick, were asked if they would care to paint a mural for the department's offices. The two murals hang in the reception area.

Throughout the province, other students helped with day-care and toddler care centres, researching and writing local Indian band history, and researching and writing a publication dealing with provincial and federal law and how it affects Indians.

The third thrust of this summer's program helped 40 Indians, unemployed and out of school, to find jobs. Efforts were made to develop these into permanent jobs for the young people, a department spokesman said.

Ideas / Idées Special Supplement

Indian News is carrying a special supplement called "Ideas/Idées". These supplements are intended to give our readers a general view of Economic Development ventures on Indian Reserves in Canada. This issue features Alberta.

McGILL LIBRARY

JAN

GOVT DOCS DEPT

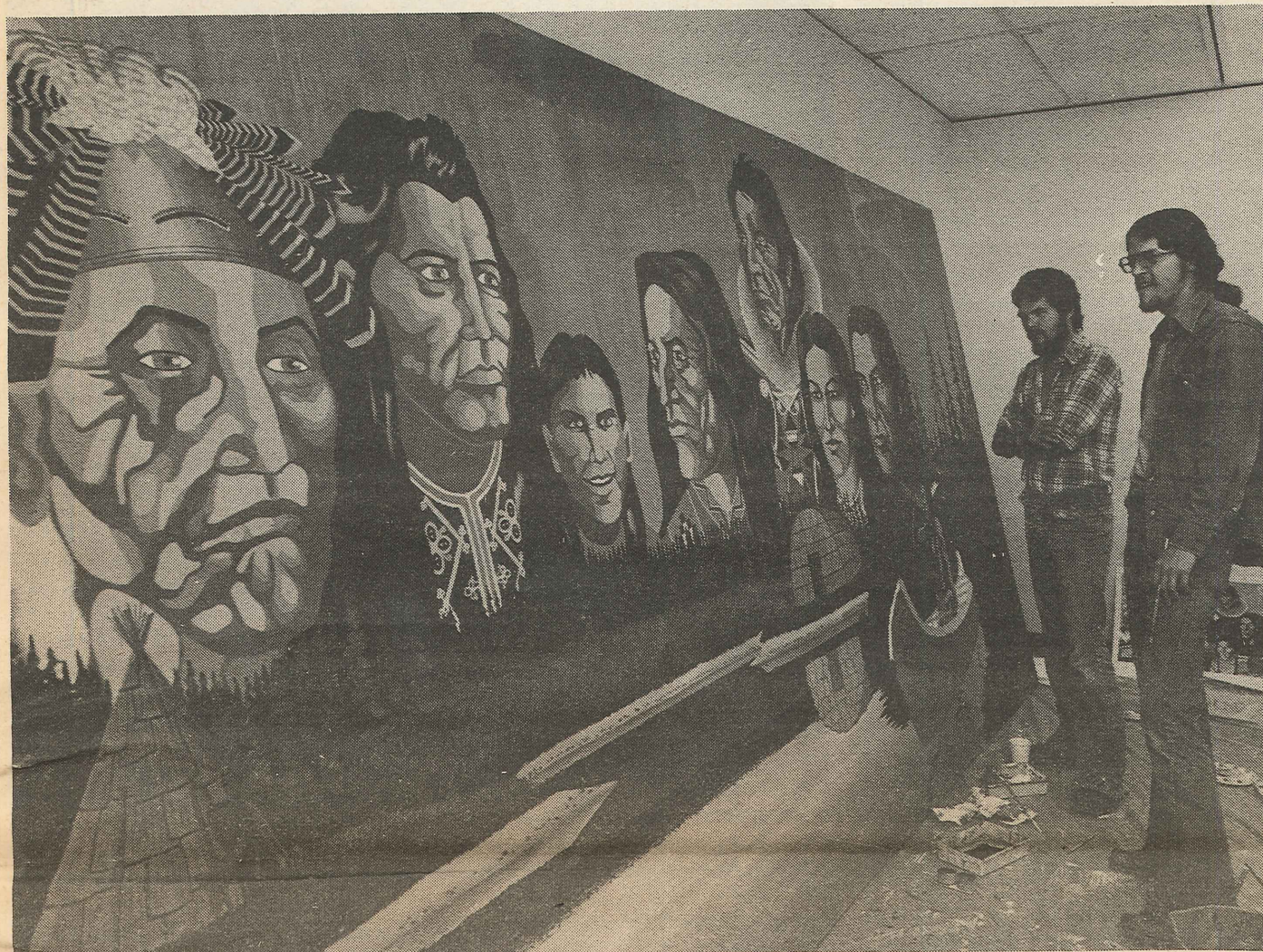
Indian and Northern Affairs
Indian Affairs
Affaires indiennes
Affaires indiennes
Ottawa, K1A 0H4
Canada

349 D
MCGILL UNIVERSITY LIBRARIES
GOVT DOCUMENTS DEPT
3459 MCTAVISH ST
MONTREAL
PQ H3A 1Y1

NOUVELLES INDIENNES

Vol. 17

No. 10



Luke et Roger Simon, de Big Cove, Nouveau-Brunswick, posent devant la fresque qui vient d'être terminée, au bureau régional de Toronto.

Une fresque réalisée par des étudiants indiens

(TORONTO) — Une fresque représentant l'histoire des Indiens du Canada a lentement pris forme sous les pinceaux de deux jeunes artistes autochtones. C'est sans doute là le résultat le plus apparent du programme d'emploi d'été des étudiants autochtones (PEEEA) de l'Ontario.

Sous la direction du ministère des Affaires indiennes, le PEEEA a procuré l'été dernier, dans des domaines fort divers, un emploi à 400 jeunes Indiens. Leurs salaires ont totalisé environ \$600 000. Dans la plupart des cas, on a simplement trouvé à ces jeunes un emploi quelconque, mais parfois on leur en a décroché un qui leur convenait à merveille.

La fresque illustre bien ce dernier cas. On a découvert que deux frères d'abord affectés à des travaux de bureau, à l'administration régionale du Ministère, sise à Toronto, étudiaient les arts graphiques au Collège George Brown et qu'ils étaient des artistes accomplis.

On a donc demandé aux deux artistes, Luke et Roger Simon, de la bande de Big Cove, au Nouveau-Brunswick, s'ils accepteraient de passer des travaux d'écriture à la réalisation d'une fresque pour le bureau de Toronto. L'œuvre décorera la principale salle de réception.

Le programme de l'été 76 visait

trois catégories d'autochtones: les élèves du secondaire, les étudiants du post-secondaire et les jeunes qui ont quitté l'école et se trouvaient en chômage.

Un porte-parole du ministère des Affaires indiennes a expliqué que la majorité des élèves du secondaire trouvent un emploi saisonnier dans les réserves: travaux de plein air, soins prodigués aux vieillards et aux malades, activités récréatives et travaux dans les bureaux des bandes, siège du gouvernement indien local.

Sept d'entre eux exerçaient un emploi de nature spéciale. Ils participaient, à Kashechewan, aux travaux de réfection de ce village isolé du nord de l'Ontario qui a subi des dommages considérables à la suite des inondations printanières de la baie James.

Dans toute la province, des étudiants du post-secondaire ont prêté leur concours à des enquêtes sur la population des réserves, rédigé après avoir fait des recherches, l'histoire des bandes indiennes locales et une publication traitant des lois fédérales et provinciales ainsi que de leurs répercussions sur les Indiens.

Le programme d'été a en outre aidé 40 jeunes Indiens, ayant quitté l'école et en chômage, à se trouver un emploi.

Les Indiens, grands industriels

La S.I.B. International Industries Ltd., propriétaire du navire de pêche N.M. ARCTIC HARVESTER, d'une valeur de 3.6 millions de dollars, compte parmi ses actionnaires, plus de 200 Indiens de la bande Sechelt.

Le ARCTIC HARVESTER est, semble-t-il, le bateau de pêche le plus moderne de la côte occidentale. En effet, sa timonerie est pourvue d'appareils électroniques valant \$160 000.

Aux dires du conseiller Gilbert Joe, il s'agit là d'une entreprise sérieuse, assujettie à l'impôt et établie grâce à l'aide, essentiellement administrative, du gouvernement provincial et au prêt consenti par la Caisse centrale de crédit de la Colombie-Britannique.

L'équipage de ce navire, long de 147 pieds, compte huit hommes dont actuellement quatre Indiens de la bande. Cette dernière a l'intention de former d'autres Indiens au cours des prochaines années pour, tôt ou (voir *Les Indiens à la page 3*)

Exposition d'art indien contemporain

Une exposition, comportant quelque 55 œuvres d'art réalisées par 29 artistes indiens a été inaugurée le 31 août, au Royal Ontario Museum et se poursuivra jusqu'à la fin de l'année.

L'exposition, intitulée «Art autochtone contemporain — les Indiens sylvicoles» fut en montre plus tôt cette année à la Maison du Canada, à Londres, ainsi qu'au Luisen Hall, à Lahr, en Allemagne de l'Ouest, sous les auspices de l'honorable Paul Martin, Haut commissaire du Canada au Royaume-Uni, et du Major-général D. A. McAlpine, commandant des forces armées canadiennes en Europe.

Les œuvres d'art en montre font partie des collections privées de MM. Bernard Cinader et Peter Lewin et de Mme Helen Band, tous de Toronto. On y retrouve des peintures de Norval Moriseau, Daphne Odjig et Jackson Beardy, des sculptures de Jacob E. Thomas, des poteries de Elda et Sara Smith ainsi que des pièces d'artisanat réalisées par Delia Beboring et de l'argenterie de Elwood Green.

M. Helmuth Fuchs, curateur du département d'ethnologie du ROM, a déclaré que pour l'art indien, cette exposition signifie une redécouverte et une reconnaissance de la part du monde des arts. Il a également souligné qu'en présentant cette exposition, le musée n'agissait pas simplement comme conservateur d'œuvres antiques, mais jouait un rôle actif en présentant les réalisations des artistes autochtones d'aujourd'hui.

L'ouverture de l'exposition a coïncidé avec le lancement du livre «Ojibway Heritage», une œuvre de Basil Johnston, conférencier rattaché au département d'ethnologie du ROM. M. Johnston est un Ojibway de la réserve de Cape Crooke, en Ontario.



Idées / Ideas Cahier spécial

Nouvelles Indiennes publie un cahier spécial intitulé «Idées / Ideas» destiné à renseigner nos lecteurs sur les réalisations des diverses réserves indiennes du Canada dans le domaine de la promotion économique. Dans cette édition, un cahier spécial sur l'Alberta.

Indians Among Most Successful Competitors

(GOLDEN LAKE, Ont.) — In Canada at the present time there are approximately 100,000 judo players at all levels and ages. Of this number, about 15,000 to 20,000 take part in competitions, the others use it as a method of getting and staying in shape.

Numbered among the group of competitors are five young Indians from the Golden Lake, Ontario, Indian Reserve. These boys are also among the most successful competitors in North America.

Between them, Tom Cooco and Robert Whiteduck, age 16; Ronald Cooco and Kirby Whiteduck, age 18; and Rodney Whiteduck, age 15, hold the majority of the titles available to their age group in North America. Titles held by one or another of the boys include: youngest ever in Canada to hold a black belt; United States Champion under 120 lbs; Canadian Champion under 115 lbs. First prize in 14 and 15 yr. old division in Mexico City; Second place in Mexico City; First prize in 127 lb. class; Runner-up to U. S. Champion under 119 lbs; Second

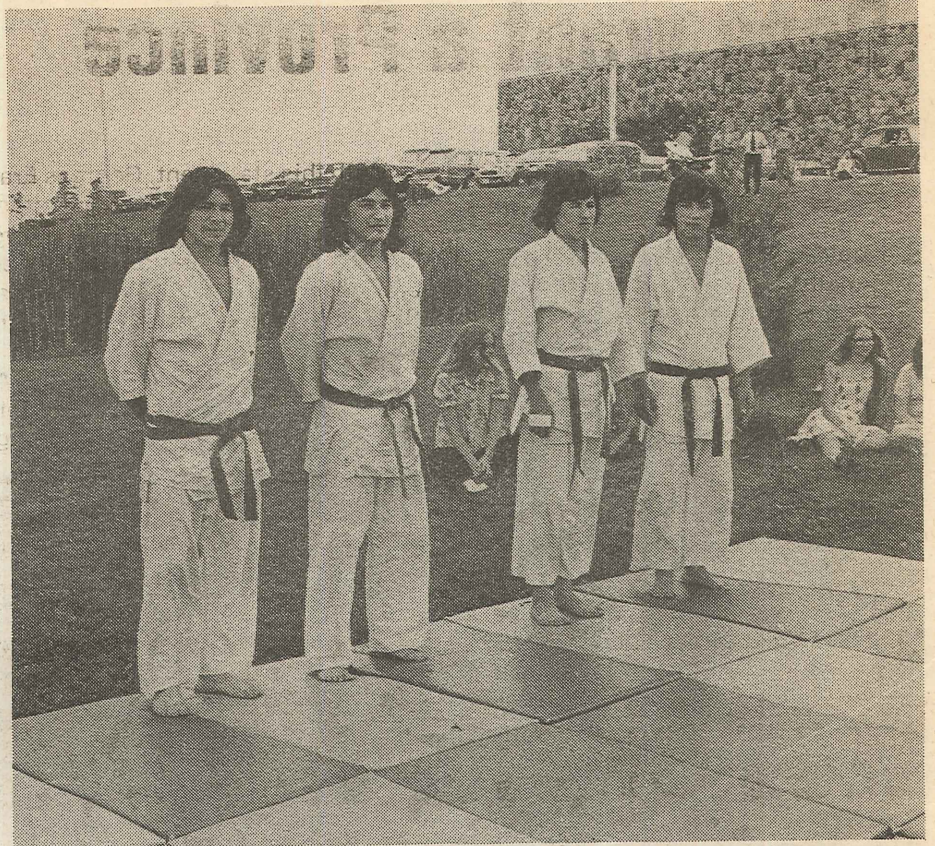
place in 143 lb. division; Two first place and a second place win in Little Rock, Ark., plus numerous others.

As a team, these boys won the All Ontario Team Championship held in Peterborough this past April as well as the Northern Ontario Open held in North Bay.

History of Judo

Judo is a sport based on Ju-jitsu (a Japanese system of self defence and offence without weapons). Ju-jitsu originated with the Lama monks of China as a form of combat to protect themselves, though unarmed, from the armed robbers on the roads of old China. The Japanese, impressed by its effectiveness, adopted ju-jitsu but have made many changes in it over the course of centuries.

Originally it was an art practiced solely by the nobility and particularly by the samurai who, possessing the right denied to commoners, of carrying swords, were thus enabled to show their superiority over common people even without weapons. It was a secret art, jealously guarded from those not privileged to use it



Left to right: Tom Cooco, Kirby Whiteduck, Robert Whiteduck and Rodney Whiteduck.

until the feudal system was abandoned in Japan.

Judo first appeared in Canada about 1920 among the Japanese settlers of British Columbia. Interest was low until the years of the Second World War, when some instruction in its principles was given in the armed forces. Then in 1949 the Canadian Judo Federation was formed to organize competitions and maintain contact with similar associations in other countries. This federation became the official sport-governing body for judo in Canada and a member of the Canadian Sports Advisory Council.

Training

According to Mr. Harrison, training and attitude prevents a judo player from becoming a swaggering bully. A judo player knows himself and his capabilities, he doesn't have to prove anything to himself. As well, any actions contrary to association rules will bring an automatic suspension.

Judo, as explained by instructor Mike Harrison, can be best described as the application of anatomical knowledge for the purpose of offense and defense. Originally the objective was not to kill, but to incapacitate an opponent for a period of time. As a sport of course, the objective is to place the opponent in any position in which he must yield.

Judo may, or may not, have an effect on schoolwork. One of the boys in the club received an award for the highest marks all year in his school; others are honour students. Judo players are not involved just for the trophies. Self confidence is their main objective as well as learning to accept defeat, even in defeat there is a lesson to be learned.

Working out

On a stifling hot Sunday afternoon I took part (as an observer) in one of the team's work-outs. As in any sport it started out with a loosening up exercise, which was in this case jogging a mile and a half. Their instructor wasn't all that happy with the run as it took just over 9 minutes to complete.

After that the boys did 250 push ups in about 3 minutes. Due to the heat in the building where they work out they didn't do the usual 500 push-ups. According to their instructor, to do 500 push ups at this time would only do about 5% more good than to do 250 as they have reached their peak in fitness. His objective at this time is to maintain muscular endurance.

Next came the sit-ups. Again, due to the heat they were relatively slow, 100 in 3½ minutes. These are done to build up the stomach muscles. These regular sit-ups were followed by speed sit-ups and the boys did a mere 68 in about a minute. The loosening up exercises were wrapped up by doing some bridges and the practice was ready to begin in earnest.

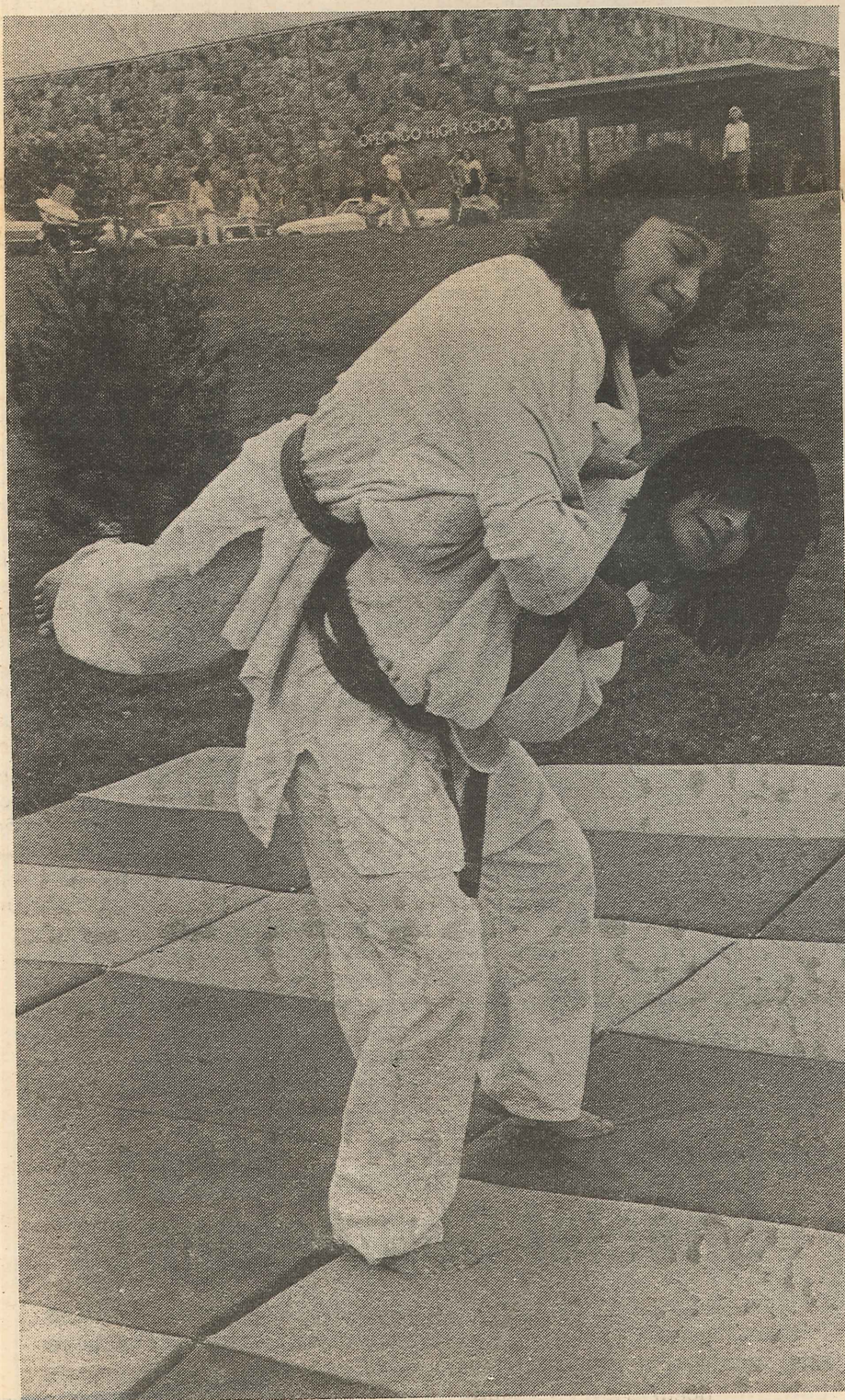
Practice is important

Mr. Harrison explained that there are two types of practice. "Technical" and "Ground Work". The boys and himself would start with the technical practice. Technical work is done from a standing position. There are about 40 throws in total but only about 8 of these throws are used in tournaments.

According to Mr. Harrison, "once a player becomes known on the circuit, his technique or favourite throw is familiar to his competition so he has to adapt quickly and utilize different techniques". After getting thrown rather heavily himself, he explained that grip is important. "If your opponent controls your grip you could get thrown and lose the match".

After about a half hour, instructor and team practiced ground work. This is more like wrestling but the boys start off sitting down back to back on the floor. There are more moves than there are in the standing position. As explained by the instructor, "here you will see a sort of chess match, each player using moves and countermoves to subdue his opponent".

Ground work is very important as a judo bout usually begins by the combatants taking hold with both (See Indian Among page 3)



Two of the boys demonstrate the winning technique that has earned them rooms full of trophies.

Judokas indiens aux premiers rangs

(GOLDEN LAKE, Ontario) — Le Canada compte actuellement quelque 100 000 adeptes du judo (judokas) de tout âge et toute catégorie. De ce nombre, environ 15 000 à 20 000 participent à des compétitions, tandis que les autres pratiquent cette discipline uniquement comme gymnastique.

Parmi les compétiteurs se trouvent cinq jeunes Indiens de la réserve de Golden Lake en Ontario, qui font partie des meilleurs en Amérique du Nord.

Tom Cooco (16 ans), Robert Whiteduck (16 ans), Ronald Cooco (18 ans), Kirby Whiteduck (18 ans) et Rodney Whiteduck (15 ans) détiennent la plupart des titres accordés à leur groupe d'âge en Amérique du Nord, soit: le plus jeune détenteur d'une ceinture noire au Canada, le champion américain des moins de 120 livres, le champion canadien des moins de 115 livres, le premier prix à Mexico du groupe des 14 et 15 ans, deuxième à Mexico, premier dans la classe des 127 livres, aspirant au championnat américain des moins de 119 livres, deuxième des 143 livres, deux fois premier et une

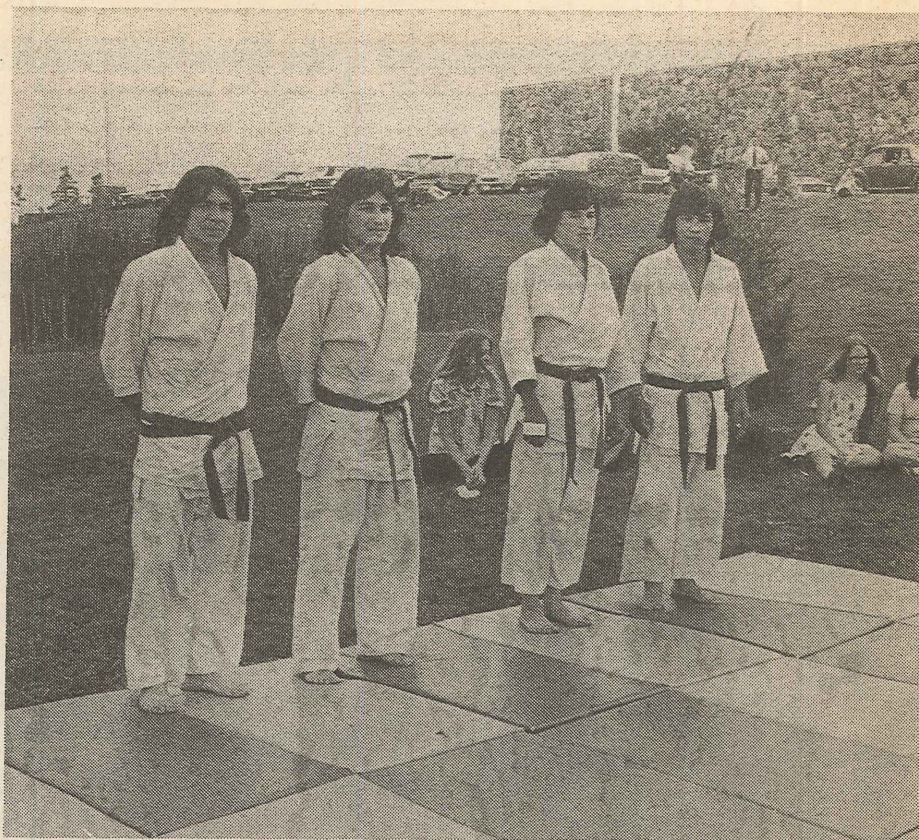
fois deuxième à Little Rock, en Arkansas, et plusieurs autres titres.

Dans les compétitions par équipe, ces jeunes ont gagné le All Ontario Team Championship et le Northern Ontario Open, qui ont eu lieu respectivement à Peterborough en avril dernier et à North Bay.

Historique du judo

Le judo est une discipline sportive qui a pour origine le jiu-jitsu (technique japonaise de combat sans armes). Mis au point par les lamas de Chine qui, désarmés, se protégeaient ainsi des voleurs de grand chemin, le jiu-jitsu fut adopté d'emblée par les Japonais pour son efficacité. Au cours des siècles, la technique a toutefois subi de nombreuses modifications.

A l'origine, seuls les nobles pratiquaient cette discipline, particulièrement les guerriers samourais qui avaient le privilège de porter l'épée mais pouvaient, grâce à la technique, démontrer leur supériorité même à main nue. Jusqu'à l'abandon du système féodal au Japon, le jiu-jitsu est resté un art secret, jalousement caché aux gens du peuple.



De gauche à droite: Tom Cooco, Kirby Whiteduck, Robert Whiteduck et Rodney Whiteduck.

Le judo fut introduit au Canada vers 1920 par les colons japonais de la Colombie-Britannique et ne se développa réellement qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale lorsque les instructeurs des forces armées en enseignèrent quelques principes à leurs troupes. En 1949, naquit la Fédération canadienne de judo, chargée d'organiser des compétitions et d'établir des relations avec les organismes similaires des autres pays. Depuis, la Fédération est devenue le représentant officiel des judokas canadiens et fait partie du Conseil consultatif canadien du sport.

Entraînement

D'après M. Harrison, l'entraînement et l'attitude des judokas les empêchent de devenir des brutes car, conscients de leur force, ils n'ont rien à se prouver. De plus, briser les règles de la Fédération entraînerait une suspension immédiate.

Toujours d'après l'entraîneur Mike Harrison, le judo est l'application des connaissances anatomiques aux techniques de combat. D'ailleurs, à l'origine, le but du judo n'était pas de tuer son adversaire mais de le rendre inoffensif pour un certain temps. En tant que sport, le but est de faire céder l'adversaire.

Le judo a-t-il un effet sur le travail scolaire? On l'ignore mais, quoi qu'il en soit, un des garçons du club a reçu un prix pour avoir obtenu les meilleures marques de son école tout au long de l'année et les autres sont des premiers de classe. Les judokas ne s'intéressent pas uniquement aux trophées. Ils recherchent plutôt la confiance en soi et l'acceptation de la défaite car celle-ci représente pour eux une autre façon d'apprendre.

Exercices

Un dimanche après-midi étouffant de chaleur, j'ai participé en tant qu'observateur aux exercices de l'équipe. Comme dans tous les sports, un exercice de réchauffement précède les autres activités et, cette journée-là, les jeunes ont couru un mille et demi. Et l'entraîneur n'était pas satisfait de la course parce

qu'elle avait duré un peu plus de neuf minutes.

Ensuite, les garçons ont mis trois minutes à faire la moitié de leur exercice normal de 500 tractions sur les mains. A cause de la grande chaleur qui régnait dans la salle, 250 tractions de plus n'auraient de toute façon apporté, d'après l'entraîneur, que 5% d'avantages supplémentaires car les garçons étaient déjà en excellente condition physique. Le but de l'instructeur est maintenant d'augmenter l'endurance musculaire de ses protégés.

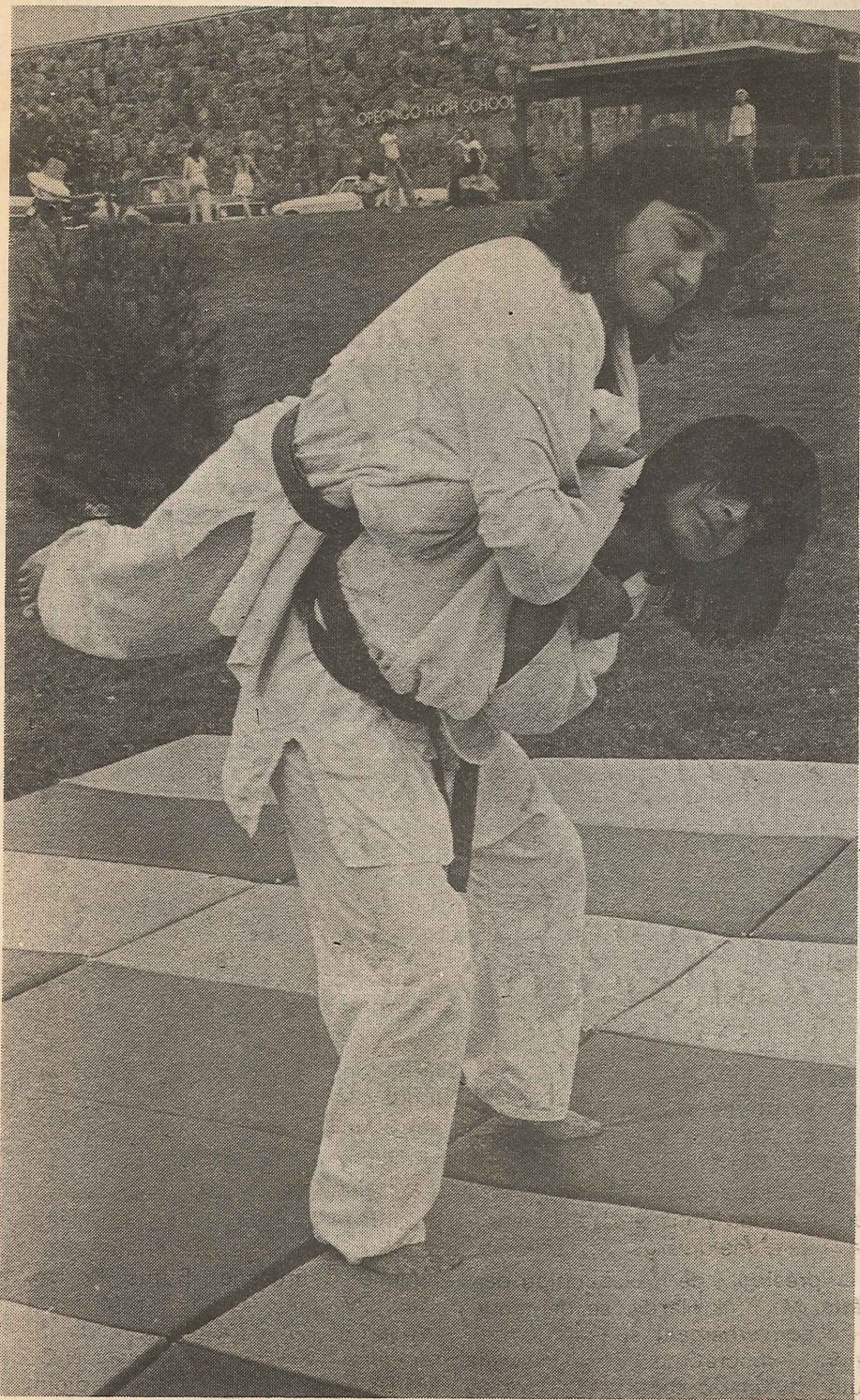
Second exercice au programme, les redressements assis pour développer les muscles abdominaux. Là encore, la chaleur a quelque peu ralenti les mouvements: 100 en trois minutes et demi. Puis, les jeunes ont procédé aux redressements assis accélérés, soit 68 en une minute environ. Enfin, après quelques ponts, la vraie pratique a commencé.

Elément très important: la pratique

Monsieur Harrison a expliqué qu'il existait deux genres de pratiques: «technique» et «au sol». D'abord, la technique. Dans ce genre de pratique, les judokas se tiennent debout. Bien qu'il existe environ 40 façons de projeter son adversaire sur le tatami, huit seulement sont utilisées en compétition.

Selon M. Harrison, lorsqu'un compétiteur devient connu, ses adversaires sont déjà au courant de sa technique et de son approche favorite; il doit donc réagir rapidement et varier les méthodes. Après s'être lui-même fait projeter assez durement sur le tatami, M. Harrison a expliqué que la prise était très importante. Un adversaire qui contrôle votre prise aura tôt fait de vous projeter sur le tatami et de remporter le combat.

La demi-heure de technique écoulée, l'entraîneur et l'équipe pratiquent les situations au sol. Ces exercices ressemblent à la lutte, mais les jeunes commencent en position assis dos à dos. Les mouvements sont plus variés qu'en technique. «C'est un peu comme les échecs, (voir Judokas à la page 3)



Deux des judokas démontrent la technique qui leur a mérité plusieurs trophées.

Dene want a Province

(OTTAWA) — "Today this delegation of both treaty and non-treaty people, representatives of the Dene people of the Mackenzie Valley, are formally presenting a position paper which we hope will be the basis for a fair and just agreement between the Dene and the Canadian people as to how we will all live together under the Canadian Constitution."

With this statement, Georges Erasmus, president of the Indian Brotherhood of the Northwest Territories opened the presentation to the federal government with a plan for settling the native land claim in the Mackenzie Valley.

"What we propose," said Mr. Erasmus, "is that our right to self-determination be recognized through

the institution of Dene Government, exercising authority over Dene land and affairs. We would see our Government roughly equivalent in status to the provincial level; and in no way are we challenging the legitimate jurisdiction of the Federal Government."

No details on this proposed Dene government, or on the amount of territory it would govern, were given although the land claim which arose some three years ago covered approximately 450,000 square miles.

Prior to accepting the proposal and the 2,000 pages of research, Indian Affairs Minister Warren Allmand told the delegates he was pleased to receive their submission on behalf of the federal government.

Mr. Allmand said that both before and especially since his appointment as Minister of Indian Affairs, he has come to appreciate the depth of the aspirations of people of aboriginal descent throughout the country for increased self-determination.

After the presentation Mr. Allmand said that "if the Dene want to describe themselves as a nation, that's their business. The Iroquois people consider themselves a nation and to get scared of the fact that they call themselves a nation is unreasonable."

"The Dene can call themselves whatever they wish" said the Minister, "however, what does concern me is how a Dene nation would fit into the constitution."

Mr. Allmand said that in the coming weeks, he and government officials would be studying the Dene submission openly, carefully and seriously. "As a first step, I have asked senior officials to meet with you as soon as possible to discuss arrangements for future work as well as suitable processes for carrying on discussions and negotiations," said Mr. Allmand.

The proposal which the Dene presented to Mr. Allmand does not however, represent the view of all the Mackenzie Valley people. The Indian Brotherhood of the N.W.T. and the N.W.T. Metis Association were to have jointly presented the proposal but a disagreement caused the Metis association to withdraw.

Metis president Rick Hardy questions whether this proposed government "would be in the democratic tradition, or would it be the totalitarian type that most Third World countries now have?"

Safety Tip

40% of the deaths in automobile crashes could be prevented if all drivers and passengers wore lap safety belts. 53% of such deaths could be prevented by the use of combination lap and shoulder belts. Fiction — Safety belts are useful when travelling at high speed on the highway but are an unnecessary nuisance when driving around town.

Fact — Half of all traffic deaths occur within 25 miles of the victims home and at speeds of 40 mph or less.



Indian Enterprise

(continued from page 1)

This is a straight, taxpaying enterprise made possible with Provincial Government assistance and a loan from the B. C. Central Credit Union, government assistance being primarily administrative, said councillor Gilbert Joe.

The 147 foot vessel has a crew of eight with four band members being currently employed on board. The Sechelt band plan to train other native Indians over the next few years and eventually take over complete operation of the vessel. Captain and former owner, Bob Karliner, will continue to operate the vessel for the band.

Originally built in 1971, the vessel was recently given a \$1 million reconstruction which added 31 feet and also had the sophisticated electronic gear added.

Sechelt band members have always been good fishermen, but have recently been falling behind in technological advances. With Arctic Harvester and her electronic gear the band is now one of the leaders in technology.

About 50 people took part in the inaugural cruise from Vancouver to Sechelt which marked the official takeover. On arrival at the dock at Davis Bay, local community residents lined up to view the vessel. Residents appeared to be as proud of the vessel as the Indian band itself.

Representatives of the fisheries industry along on the cruise said that the Arctic Harvester is capable of deep-sea competition with Japanese as well as Russian fishboats.

Expertise acquired by the band through the selling of retirement homes on Indian land, subdivided through legal arrangements under the Indian Act has added to their business sense. As fishing is a seasonal occupation, the Sechelt band has leased the vessel on a five year contract to the Federal Environment Department for fisheries research.



Dene delegation presents a position paper



Keith Penner and Warren Allmand

Indians Among (continued from page 2)

hands, the collars of each other's jackets. When the word to go is given, the manoeuvring for an advantageous grip begins by pushes, pulls, jerks, falls or other movements. Once the wrist, ankle, neck, arm or leg of an opponent is grasped so that added force will dislocate it, there is nothing to do but go to the floor. The struggle continues on the floor where you attempt to get the opponent in any position in which he knows that unless he yields, he will suffer an injury. Unlike wrestling, choking is allowed.

Past and Future of Club

The Golden Lake Algonquin Judo Club started 3½ years ago with a good number of players participating. Due to space and various other reasons, the group has been trimmed down to about a dozen. According to Mr. Harrison, "It was a choice between quality and quantity".

Regarding finances, Mr. Harrison says that the club is in need of finances in order to continue. "Since the end of last October, the Golden Lake band office has only been able

to provide \$150 to us. Right now we could use new mats which will cost about \$1,500".

As an instructor, Mr. Harrison finds it a shame that so much talent should not be given financial support from some branch of government. "These boys are highly proficient and deeply motivated. They continue to prove that Indians are not the shiftless, lazy race which they are portrayed as".

"As government agencies do not appear to have any interest in the club the only course open to us is to continually solicit donations from the public. The Golden Lake Algonquin Judo Club is chartered and receipts are sent to all donors for tax purposes".

Indians as a people and a nation can be proud of these boys but without money that pride will be short lived. To continue with any sort of success will depend on the amount of donations that they receive. The Indian people need something to revive their pride, we have it within our grasp, but for how long.



Les Denes désirent une province

(OTTAWA) — «Une délégation d'Indiens inscrits et non inscrits, délégués du peuple Dene de la vallée du Mackenzie, présentent officiellement aujourd'hui un exposé de politique

qui sera la base, nous l'espérons, d'une entente juste sur la coexistence dans la Constitution canadienne entre les Denes et le peuple canadien».



Les délégués Dene présentent un exposé de politique



Keith Penner et Warren Allmand

Judokas indiens (suite de la page 2)

chaque joueur se sert d'attaques et de contre-attaques pour déjouer l'adversaire.

Il est très important de pratiquer les exercices au sol. Un combat de judo commence de la façon suivante: chaque adversaire s'agrippe des deux mains au col du kimono de l'autre; au signal, les opposants tentent d'abord d'affirmer leur prise en poussant, tirant, secouant, tombant; lorsque le poignet, la cheville, le cou, le bras ou la jambe d'un combattant est coincé au point où une pression supérieure déboîterait l'os, il n'a d'autres choix que de se laisser tomber sur le tatami; à ce moment-là, le judoka doit maintenir son adversaire dans une position qui le force, sous peine de blessure, à abandonner le combat. Au contraire de la lutte, l'étranglement est permis.

Historique du club

A ses débuts, il y a trois ans et demi, le Golden Lake Algonquin Judo Club comptait déjà un bon nombre de membres. Dû entre autres au manque d'espace, le nombre en a été réduit à une douzaine. Il s'agissait d'après M. Harrison de choisir entre qualité et quantité.

Le club a d'ailleurs besoin d'ar-

gent pour continuer ses activités. «Depuis la fin d'octobre dernier, la bande de Golden Lake a pu nous accorder seulement \$150. Actuellement, nous aurions besoin de nouveaux tatamis qui coûteraient environ \$1 500».

En tant qu'entraîneur, M. Harrison blâme le gouvernement de ne pas accorder d'aide financière à des talents aussi prometteurs. «Ces jeunes sont très compétents et très motivés. Ils prouvent bien que les Indiens ne sont pas des paresseux et des blasés comme on le dit».

«Vu que les organismes gouvernementaux ne semblent s'intéresser à l'avenir du club, nous n'avons d'autres choix que de solliciter des dons auprès de la population. Le Golden Lake Algonquin Judo Club possède une charte et peut donc envoyer des reçus aux donateurs pour fins d'impôt».

Les Indiens en tant qu'individus et en tant que peuple, peuvent être fiers de ces garçons mais, sans argent, l'objet de leur fierté pourrait bien vite s'évanouir. Les succès du club dépendent des dons qu'il recevra: il ne faut pas laisser échapper cette chance de rehausser le prestige des autochtones.

Par cette déclaration, le président de la Fraternité des Indiens des Territoires du Nord-Ouest, M. Georges Erasmus a présenté au gouvernement fédéral une soumission de règlement des revendications foncières des autochtones de la vallée du Mackenzie.

«Ce que nous demandons,» de continuer M. Erasmus, «c'est la reconnaissance de notre droit à l'autodétermination par la mise en place d'un gouvernement Dene, qui aurait autorité sur nos terres et nos affaires. Celui-ci pourrait être, en gros, l'équivalent d'un gouvernement provincial; cependant nous ne remettons d'aucune façon en cause l'autorité légitime du gouvernement fédéral.»

Les détails sur la composition du gouvernement proposé par les Denes ou le territoire qu'il gouvernerait ne sont pas connus même si, il y a trois ans dans leur revendication territoriale, il était question de 450 000 milles carrés.

Avant d'accepter cette proposition et les 2 000 pages de données qui l'accompagnent, le ministre des Affaires indiennes, M. Warren Allmand a remercié les délégués au nom du gouvernement fédéral.

Il a de plus souligné qu'il comprend la profondeur des aspirations des autochtones du pays à une plus grande autodétermination surtout depuis qu'il occupe le poste de Ministre des Affaires indiennes, mais que cette question l'intéressait déjà auparavant.

À la suite de la soumission, M. Allmand faisait remarquer que «si le peuple Dene tient à se considérer comme une nation, cela les regarde. Les Iroquois se considèrent comme une nation et il serait déraisonnable de s'inquiéter de ce fait.»

«Ils peuvent s'appeler du nom qu'ils désirent» de poursuivre le Ministre, «cependant, ce qui m'importe c'est de savoir de quelle façon une nation Dene s'insérerait dans le cadre de la Constitution».

Dans les semaines à venir, le gouvernement et le Ministre étudieront la proposition des Denes ouvertement, avec le plus grand soin et sérieux. «Dans un premier temps, a ajouté M. Allmand, j'ai demandé à certains hauts fonctionnaires de vous rencontrer le plus tôt possible pour mettre sur pied les dispositions de travail à prendre et les modalités d'études et de négociations à adopter.»

La proposition des Denes, cependant, n'a pas reçu l'assentiment de tous les habitants de la vallée du Mackenzie. La Fraternité des Indiens des Territoires du Nord-Ouest et l'Association des Métis des Territoires du Nord-Ouest devaient présenter cette proposition conjointement, mais les Métis se sont abstenus à la suite d'une divergence d'opinion.

Le président de l'Association des Métis, M. Rick Hardy, se demande si ce gouvernement suivrait la tradition démocratique ou s'il serait plutôt du genre totalitaire favorisé actuellement par la plupart des pays du Tiers-Monde.

Les Indiens

(suite de la page 1)

tard, prendre en main l'exploitation du navire. Le capitaine et ancien propriétaire du navire, M. Bob Karliner, restera commandant.

Le ARCTIC HAVESTER a été construit en 1971, mais on lui a apporté dernièrement d'importantes modifications qui ont coûté un million de dollars. Non seulement mesure-t-il 31 pieds de plus qu'auparavant, mais il est également doté des appareils électroniques modernes dont il a été question précédemment.

Les Indiens de la bande Séchelt ont toujours été d'excellents pêcheurs, mais ils avaient du retard depuis quelque temps dans le domaine de la technologie. Maintenant qu'ils possèdent le ARCTIC HARVESTER et ses appareils électroniques, ils se sont hissés au rang de maîtres de la technologie.

Une cinquantaine de personnes se sont embarquées à Vancouver à destination de Séchelt à l'occasion de la croisière inaugurale qui a marqué la prise de possession officielle du navire. Les résidents de Davis Bay faisaient la queue pour admirer le navire, à son arrivée au quai. Ils étaient aussi rayonnants de fierté que les Indiens eux-mêmes.

Les représentants de l'industrie de la pêche qui ont pris part à cette croisière ont déclaré que le ARCTIC HARVESTER était capable de rivaliser en haute mer avec les bateaux de pêche japonais et russes.

L'expérience qu'ont acquise les membres de la bande en vendant des maisons de retraite construites sur l'un de leurs terrains, divisé en lots selon des accords juridiques conclus en vertu de la Loi sur les Indiens, a accru leur sens des affaires. Comme la pêche est une activité saisonnière, la bande a passé un contrat de cinq ans avec le ministère fédéral de l'Environnement, qui loue le navire pour effectuer des recherches sur la pêche.

La Collectivité

(suite de la page 4)

fonds, mais sans le désir et l'esprit d'entreprise des Indiens, rien ne s'accomplira», affirme-t-il.

M. Whitehead juge que ses affirmations provoqueront chez les Indiens le choc dont ils ont besoin pour changer leur système de valeurs.

MM. Whitehead et Brown étaient entourés des six vice-présidents de la F.I.M., MM. Steve Anderson, Eugene Courchene, Rufus Prince, Mad. Maggie Balfour, MM. Ben Wilson et Etienne Robinson, du directeur des exploitations, M.A.I.N.C., M. Dave Nicholson, et de l'adjoint administratif du directeur-général, Mad. Sharel Duplessis.

Lions Elect Indian President

(NORWAY HOUSE) — John Henry, a councillor of the Indian Band here, has become the first Indian president of a Lions Club in Manitoba.

The membership includes Band members, non-Status Indians from the community and non-Indians who live there.

Mr. Henry, 35, says it is important to promote the idea of working together for the benefit of a community.

"Indian reserves as such may not be ready for service clubs, but soon they'll see that by working together a community can accomplish more," Mr. Henry says.

The service club began originally as a boys' club.

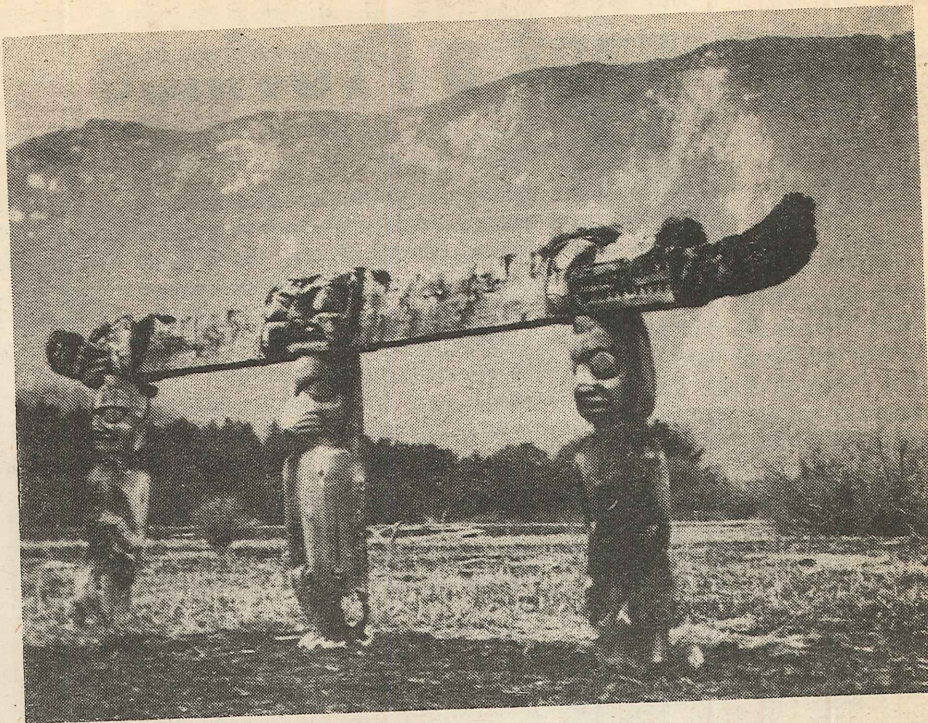
"We had to prevent children from getting bad," he says.

Interested men from the Norway House area set up a ball club, collected money for a club house, donated a television set and helped the RCMP run a special shooting range for boys between the ages of 8 and 16 years old.

"I found that people supported the club because they knew that benefits were going right back into the community," Mr. Henry says.

The Norway House Lions Club now raises enough money for an annual \$300 high school bursary and is building an arena which will be furnished by the Lions.

Mr. Henry says Norway House residents who have received teacher training will become involved in the club which means more and more educated persons will become leaders of the community.



Posts capped by sisiutl as originally erected in 1884 by the Southern Kwakiutl of Tswadi Village, Knight Inlet, British Columbia.

Photo Courtesy National Museums og Canada

Native Craftsman In Montreal

Sitting quietly in the immense exhibition hall at Place Bonaventure in Montreal surrounded by artisans from across Canada is Sammy Robinson. With a sure hand he picks up a hand-made knife from its rack and begins to carve what will become a beautiful yellow cedar totem pole.

Mr. Robinson is a long way from the tranquility of Kitamaat Village, British Columbia, where he was born. He was in Montreal to take part in the "Cultural Olympics" being staged by COJO.

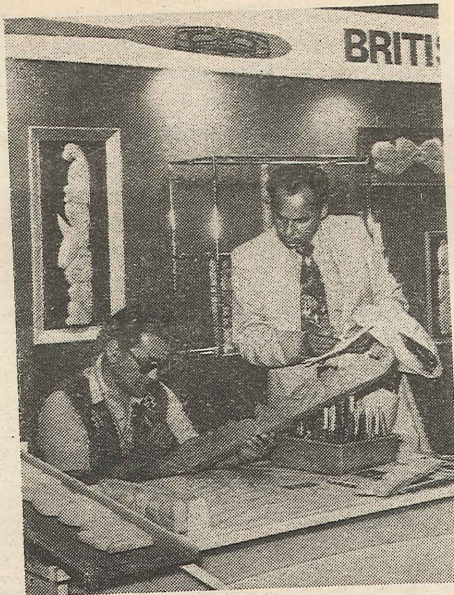
Mr. Robinson is a Haisla Indian whose self-taught carving began as a child as he eagerly watched old carvers and listened to legends passed down through generations by master story tellers. He learned how these legends were translated through symbolic figures which linked man and animal.

Man, he says, is the protector of nature, taking only that which he needs for his own survival. When man respects nature it will provide bountifully, but when he neglects or

allows greed to destroy needlessly, the spirits of the offended creatures will seek out the guilty and famine and disaster will fall on the people.

Working mainly in yellow cedar, he selects his wood with a critical eye. If the grain of the wood isn't to his liking it is stored for another project or rejected outright. His carving hours vary; sometimes just a few hours each day, other times day and night.

The feeling of the knife in sensitive fingers, the texture of the wood, the basic skills he has mastered to perfection, all these have been combined to make Mr. Robinson one of the best known native craftsmen in British Columbia.



Woodcarver Sammy Robinson demonstrates to Indian News Editor the delicate touch required of a master carver.

INDIAN NEWS

The Indian News is published with the assistance of the Department of Indian and Northern Affairs for free distribution to Indians and others interested in Indian activities. This monthly publication, edited by Indians, is devoted to news of, for and about Indians and Indian communities. Articles may be reproduced but credit would be appreciated. Opinions contained in these pages are not necessarily those of the Department. Free expression of viewpoint is invited.

400 Laurier Ave. West
Room 351
Ottawa, K1A 0H4. 995-6386

Safety Tip

Electrical equipment and wiring are outranked only by smoking and matches as the major cause of fires. The home ranks number one as a location for deaths caused by electric shock. Of the total accidents involving electrical shock, males are more often the victims.

(Canada Safety Council)

Mystical Beam Comes Home

The National Museum of Man here in Ottawa has just repatriated a set of elaborately carved house posts and beam from the Museum of the American Indian in New York City.

These carved posts capped by Sisiutl (Si-si-ootl) was originally erected in 1884 by the Southern Kwakiutl of Tswadi Village, Knight Inlet (200 miles northwest of Vancouver).

The National Museum of Man's Sisiutl was collected by the Honourable James Dunsmuir in 1913. By 1931 it was on display in Hatley Park but was finally acquired by the Heye Foundation for the Museum of the American Indian in Brooklyn. Its return to Canada was made possible through the National Museums of Canada Emergency Purchase Fund.

This unique forty-two foot long roof beam depicts a Sisiutl or double headed serpent supported on three upright figures. The Sisiutl which is thought of as having one head in the upper world and the other in the lower world is a cosmological symbol, often represented by a rainbow, among the Kwakiutl Indians of Vancouver Island.

Legend has it that the mythical monster had the power to assume many sizes. To eat, touch or even see the Sisiutl was unlucky and sometimes fatal. But, to those with supernatural power, its blood could turn human skin to stone; its skin when used as a belt allowed the wearer to perform wonderful feats; its eyes, when used as sling stones, could kill even whales.

Indians Warned of Social Disaster

(OXFORD HOUSE) — The new president of the Manitoba Indian Brotherhood has told Indians to stop searching for sympathy and relying on social security.

At a joint meeting here of the Manitoba Indian Brotherhood and the Dept. of Indian and Northern Affairs, Lawrence Whitehead said if Indians do not gain control of themselves and start planning their communities, they will face social disaster.

The meeting at Oxford House is the first in a series of joint meetings to be held by the MIB and DIAND in various regions of Manitoba.

Mr. Whitehead, 43, of The Pas Indian Band, speaking in both English and Cree, said Indians must start to face the reality of how they are regarded by the non-Indian community.

"Possibilities for long term employment for Indian people will come with the proposed development for Northern Manitoba but Indian people will miss out if they are willing to do nothing but sit by and accept social security," he said.

"Indians will not need social assistance for security if they can

reach out for other ways to live in dignity especially by developing their own communities", Mr. Whitehead said.

Rod Brown, Director General of the Manitoba Region, Dept. of Indian and Northern Affairs, echoed Mr. Whitehead's theme. He said the people themselves know that they will only get favorable responses from both the government and the MIB by doing a little pushing themselves.

"The MIB can give Indian people a political voice and the government can give the money, but unless people have ambition within themselves, nothing will ever get done," Mr. Brown said.

Mr. Whitehead termed his statements as a form of shock treatment which Indian people need to make them change their values.

Mr. Whitehead and Mr. Brown were accompanied by six MIB vice-presidents: Steve Anderson, Eugene Courchene; Rufus Prince; Maggie Balfour; Ben Wilson and Etienne Robinson. Dave Nicholson, DIAND Director of Operations, and Sharel Duplessis, Executive Assistant to the Director General, were also present.

Un Indien à la présidence des Lions

(NORWAY HOUSE) — Pour la première fois dans l'histoire des clubs *Lions* du Manitoba, la présidence va à un Indien, M. John Henry, membre de notre conseil de bande.

Le club qui a élu M. Henry compte parmi ses membres des Indiens non inscrits de la localité, des non-Indiens de la région, et des membres de la bande.

Selon M. Henry, qui est âgé de 35 ans, il importe d'encourager l'esprit de collaboration dans l'intérêt d'une collectivité. «Les réserves indiennes, a-t-il déclaré, ne sont peut-être pas encore prêtes pour accueillir les clubs de bienfaisance, mais elles auront tôt fait de découvrir qu'une communauté peut se surpasser dans la collaboration.»

Le club de bienfaisance était d'abord un club de jeunesse. «Nous devons veiller à la bonne conduite de nos enfants,» explique le nou-

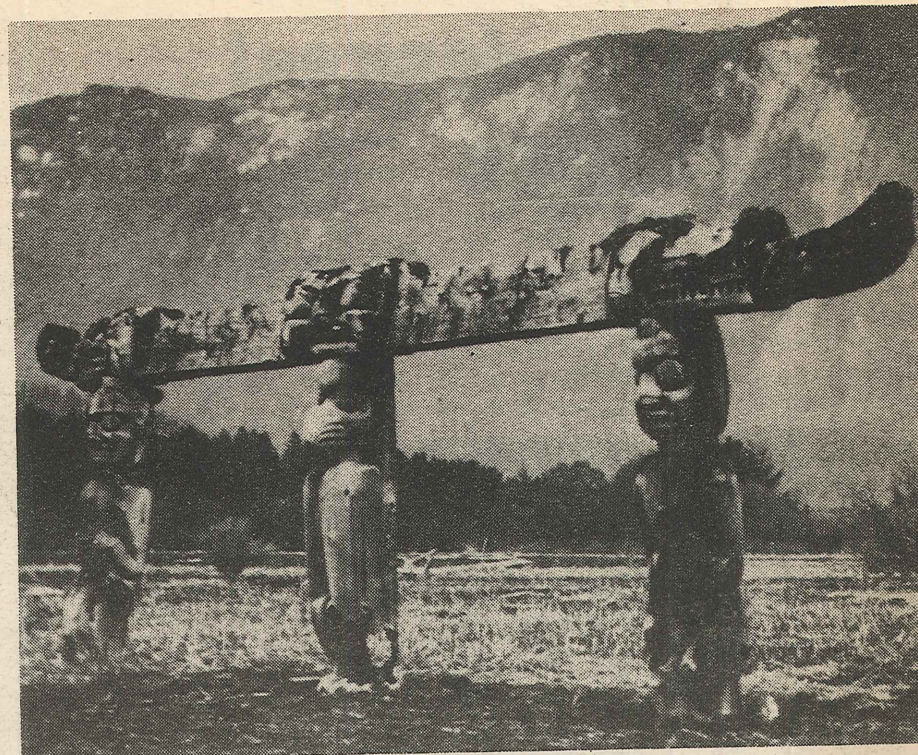
veau président.

Des hommes de la région ont organisé une équipe de balle, levé des fonds pour loger le club, fourni un téléviseur et collaboré avec la GRC à mettre sur pied et à diriger un champ de tir pour garçons de 8 à 16 ans.

«J'ai découvert que les gens appuient le club parce qu'ils savent qu'ils en récolteront les bienfaits», a déclaré M. Henry.

Le club des *Lions* de Norway House recueille maintenant assez d'argent pour offrir une bourse d'études annuelle de \$300 au niveau secondaire. Il finance de plus la construction d'un stade qu'il équipera lui-même.

Selon M. Henry, le club attirera les résidents instruits de Norway House, et ceux-ci seront de plus en plus nombreux à devenir chefs de file au sein de la petite localité.



Poteaux totémiques sculptés, érigés en 1884 par les Kwakiutls méridionaux de Tswadi, Knight Inlet, Colombie-Britannique.

Photo courtoisie des Musées nationaux du Canada.

Rapatriment d'un poteau totémique

Le Musée national de l'homme, Ottawa, vient de ramener au pays un ensemble totémique, composé de poteaux et de poutres sculptés avec soin, qui se trouvait au *Museum of the American Indian*, de New York.

C'est en 1884 que les Kwakiutls méridionaux de Tswadi (Knight Inlet, 200 milles au nord-ouest de Vancouver) érigèrent les poteaux sculptés surmontés par Sisiutl (Sisi-ootl).

En 1913, l'honorable James Dunsmuir fit l'acquisition du Sisiutl du Musée national. En 1931, on pouvait l'admirer au parc Hatley, mais lors de son achat par la fondation Heye, il fut transporté au *Museum of the American Indian*, à Brooklyn. Grâce au Fonds d'achat d'urgence des Musées nationaux du Canada, l'œuvre d'art a pu être ramené au Canada.

Cette poutre faite de quarante-deux pieds de longueur, œuvre unique en son genre, représente un Sisiutl, un serpent à deux têtes, et est supportée par trois poteaux totémiques. Les Indiens Kwakiutls de l'île Vancouver s'imaginent le Sisiutl, qui est un symbole cosmologique, souvent représenté par un arc-en-ciel, comme ayant une tête dans l'au-delà et l'autre dans notre monde.

Selon la légende, le monstre mythique peut changer de taille. Le manger, lui toucher ou même le voir porte malchance et peut même être mortel. Mais ceux qui jouissent de pouvoirs surnaturels peuvent, grâce au sang de la bête, pétrifier la peau humaine; ceux qui se ceignent de sa peau peuvent accomplir des exploits merveilleux; en se servant de ses yeux dans leur fronde, ils peuvent tuer même des baleines.

La collectivité indienne court au désastre

(OXFORD HOUSE) — Le nouveau président de la Fraternité des Indiens du Manitoba vient de lancer un avertissement aux Indiens: cessez de provoquer la sympathie et de recourir au régime de la sécurité sociale.

Lors d'une rencontre des représentants de la Fraternité des Indiens du Manitoba et du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, ici, à Oxford House, M. Lawrence Whitehead affirme que si les Indiens ne prennent pas en main leur propre destin et ne se mettent pas à planifier le développement de leurs collectivités, ils courent au désastre.

La rencontre inaugure une série de rencontres semblables entre la F.I.M. et le M.A.I.N.C. qui se tiendront dans diverses régions du Manitoba.

Utilisant l'anglais et le cri, M. Whitehead, âgé de 43 ans et membre de la bande indienne du Pas, déclara que les Indiens doivent enfin envisager l'image qu'ils projettent

dans la population non indienne.

«L'exploitation prévue du nord manitobain offrira aux Indiens des possibilités d'emploi permanent, mais ceux-ci seront en retard au rendez-vous s'ils préfèrent attendre les bras croisés et recevoir des prestations de sécurité sociale,» soutient-il.

Il assure que les Indiens peuvent vivre sans l'aide de l'assistance sociale s'ils décident de rechercher des moyens de subsistance honorables et de promouvoir l'économie de leurs propres collectivités.

Le directeur général régional du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien pour le Manitoba, M. Rod Brown se fit l'écho de M. Whitehead. Il certifie que les Indiens savent bien que ce n'est qu'au prix d'un effort personnel qu'ils obtiendront des réponses favorables du gouvernement et de la F.I.M.

«Les Indiens peuvent trouver dans la F.I.M. une tribune politique, le gouvernement peut distribuer des (voir *Collectivité*, page 3)

Un artisan autochtone à Montréal

Sammy Robinson est assis tranquillement dans l'immense salle d'exposition de la place Bonaventure à Montréal où il est entouré d'artisans de toutes les régions du pays. D'une main assurée, il tire du support un couteau fabriqué à la main et entreprend la sculpture d'un magnifique totem dans le cèdre jaune.

M. Robinson est loin de son paisible village natal de Kitimat en Colombie-Britannique. Il est allé à Montréal afin de participer aux «Olympiques de la culture» organisés par le COJO.

M. Robinson est un Indien haïsla qui a appris seul dès son enfance la sculpture en observant attentivement les vieux et en écoutant les légendes racontées de génération en génération par des maîtres dans cet art. Il a appris comment ces légendes étaient reproduites par des symboles liant l'homme et l'animal.

Selon lui, l'homme doit être le protecteur de la nature et n'en prendre que ce qui est nécessaire à sa survie. La nature sera généreuse si l'homme la respecte mais s'il est négligent ou s'il laisse sa cupidité tout détruire, les esprits des créatures offensées partiront à la recherche du coupable et feront s'abattre sur la population la famine et les malheurs.

Travaillant surtout le cèdre jaune, il sait choisir son bois. Si le fil ne répond pas à ses désirs, il conserve le bois pour d'autres travaux ou le jette sur-le-champ. Ses heures de travail varient; quelquefois, seulement quelques heures par jour et, à d'autres occasions, jour et nuit.



Le sculpteur Sammy Robinson démontre à l'éditeur de *Nouvelles indiennes* la délicatesse de chacun des coups de ciseau requis pour réaliser une sculpture sur bois.

L'habileté à manier le couteau, la texture du bois et les connaissances de base maîtrisées à la perfection ont contribué à faire de M. Robinson un des artisans autochtones renommés en Colombie-Britannique.

NOUVELLES INDIENNES

Publié avec l'aide du ministère des Affaires indiennes et du Nord, «Nouvelles indiennes» est un mensuel distribué gratuitement aux Indiens et aux personnes intéressées aux activités des Indiens. Cette publication est préparée par des Indiens et se consacre aux nouvelles fournies par eux, aux articles qui leur sont destinés ou encore qui concernent les Indiens et les communautés autochtones. Les textes qui paraissent dans ce journal peuvent être reproduits en en mentionnant la source. Les opinions émises ne sont pas nécessairement celles du ministère des Affaires indiennes et du Nord. Les lecteurs sont invités à faire valoir leurs points de vue dans nos pages sous forme de lettres à l'éditeur.

400 ouest, avenue Laurier,
Pièce 351,
Ottawa, K1A 0H4
995-6386



Québec Indian Crafts



(QUEBEC CITY) — Les artisans indiens du Québec, a non-profit corporation organized and operated by Quebec Indian craftsmen, plan to spend half a million dollars in the next 12 months to promote and market native crafts in Canada and abroad.

The corporation was established two years back with technical and financial assistance from the Ministry of Indian and Northern Affairs. Its prime purpose is to evaluate the needs of native craftsmen, establish programs of raw material procurement, and market the final products domestically and in foreign outlets, particularly in Europe.

On a local basis, the corporation helps in setting up crafts workshops on reserves, under the direction of animator-managers, and which include a work room equipped with the required equipment, a raw material storage area, and a sales counter.

The organization also gives crafts courses in cooperation with manpower centres, regional school commissions and the professional education commission, to help artisanry

thrive.

"We must encourage craftsmanship and cultural tradition among Amerindian craftsmen," Michel Noel, crafts-regional head for the Ministry, stated at a press conference here.

Some 15 of Quebec's 40 reserves are members of the corporation, which now operates a distribution centre in Quebec City's Parc Colbert, that has become the nerve centre of the province's Amerindian crafts. The centre procures raw material, furnishes it to the various workshops according to specific requirements, and purchases the surplus of production which it sells wholesale or retail at crafts exhibitions.

The centre has 15 permanent staff and offers a variety of services, including qualitative and financial evaluation of products, market research, and new product research. Since it was established, the corporation has helped to improve Indian craft output noticeably, and increased the variety of products on the market.



L'artisanat indien du Québec



(QUÉBEC) — "Il nous faut revaloriser l'artisanat et le passé culturel auprès de l'artisan amérindien". C'est ce qu'a déclaré hier à Québec, au cours d'une conférence de presse, M. Michel Noel, administrateur régional de l'artisanat du ministère des Affaires indiennes et du Nord.

Depuis environ 2 ans, les artisans autochtones du Québec se sont regroupés et ont formé, avec l'aide technique et financière du ministère des Affaires indiennes et du Nord, une corporation sans but lucratif: "Les artisans indiens du Québec". Cette corporation a pour principale tâche, à l'échelle du Québec, d'inventorier les besoins des artisans indiens, de mettre sur pied des programmes de récupération de la matière première ainsi que de voir à la mise en marché du produit fini, tant ici qu'à l'étranger, particulièrement en Europe.

Sur le plan local, la corporation voit à la mise sur pied d'ateliers d'artisanat à l'intérieur des réserves; ces ateliers, sous la direction d'animateurs-gérants, comprennent une salle de travail pourvue de l'outil-

lage nécessaire, d'une salle d'entreposage de la matière première de même que d'un comptoir de vente.

En outre, la corporation dispense des cours d'artisanat en collaboration avec les centres de main-d'œuvre, les commissions scolaires régionales et la commission de la formation professionnelle afin d'assurer la relève.

A l'heure présente, des 40 réserves indiennes au Québec, plus d'une quinzaine sont membres de cette corporation.

La corporation a également créé un centre de distribution, logé dans le parc Colbert à Québec, qui est en fait le point névralgique du développement de l'artisanat amérindien au Québec. Ce centre s'occupe de la récupération de la matière première et l'achemine par la suite aux différents ateliers selon les besoins des artisans; de plus, le centre achète de l'artisan indien le surplus de son produit et se charge de le vendre soit en vrac ou encore au détail, lors d'expositions-vente.

Le personnel du centre qui comprend présentement 15 employés

permanents, offre en outre différents services aux artisans tels que l'évaluation qualitative et financière des produits, la recherche de nouveaux marchés, de nouveaux produits...

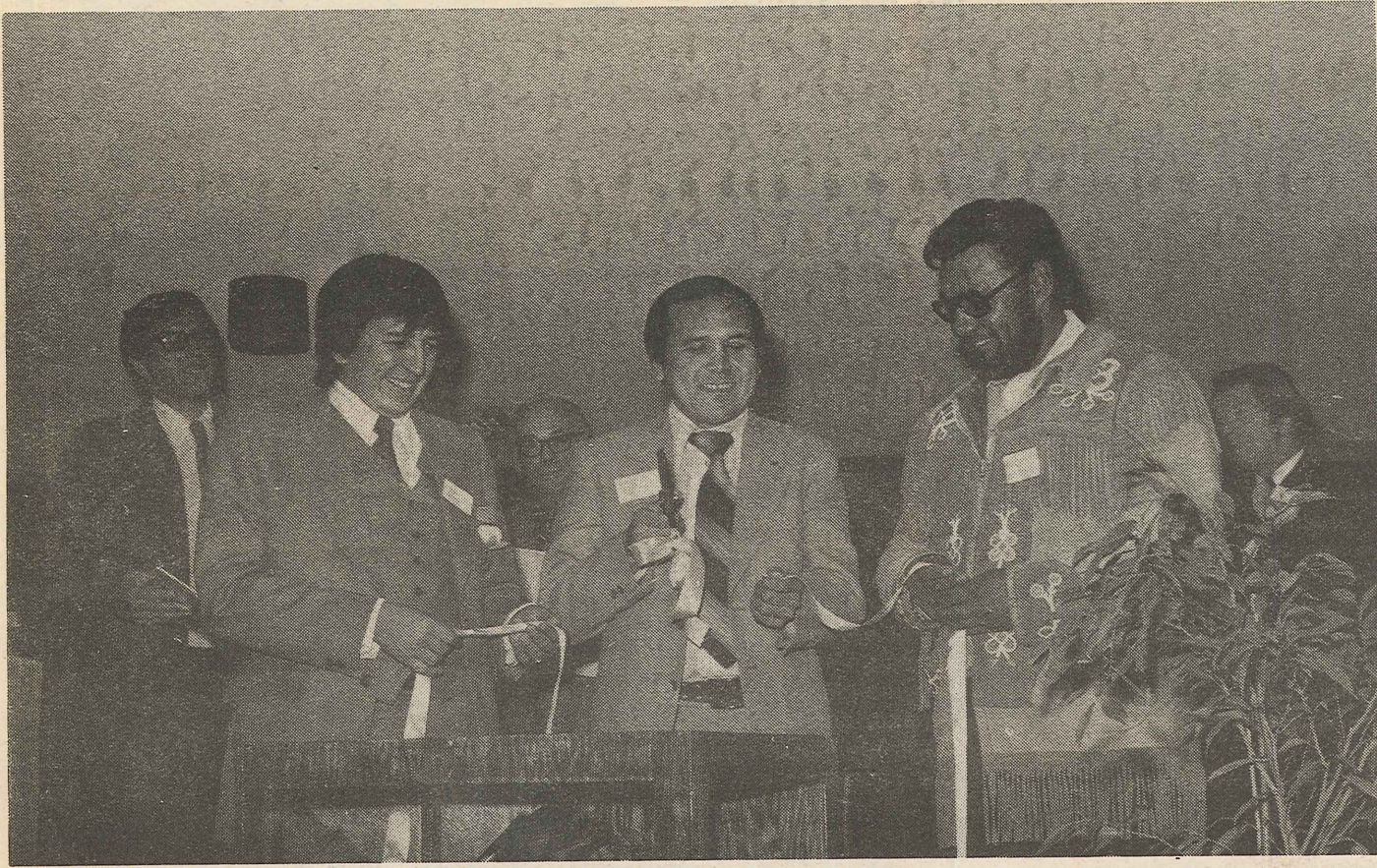
La corporation, par le biais de son centre de distribution, a permis une nette amélioration de la production des artisans indiens de même qu'une sélection des produits mis sur le marché.

Le budget d'opération de la corporation pour 1976-1977 est de l'ordre d'un demi million de dollars.

Grâce à une animation valable du milieu, les artisans indiens ont pris conscience de la valeur culturelle de leurs produits en plus d'y ajouter une dimension économique appréciable.



The Pas Indian Band Open Shopping Complex



Hon. Len Marchand cuts the ribbon held by Henry Wilson and Charles Constant to officially open Otineka Mall.

(THE PAS, Manitoba) — "A place to trade" is the literal translation of the Cree word Otineka which is also the name of the new shopping centre opened on October 20, by the Cree Indians of The Pas, Manitoba.

In June 1974, Chief Gordon Lathlin and the Honourable Jean Chrétien, who was then Minister of Indian and Northern Affairs spoke at a sod-turning ceremony. Chief Lathlin said at that time that "this complex is an example of Indian people working together to better themselves and the surrounding community."

Today, Chief Charles Constant, the Honourable Len Marchand, Minister of State in Charge of Small Business, and other special guests participated in the official opening of the Otineka Regional Shopping Centre. With its opening, the late Chief Lathlin's wish has become a reality; an example of Indian people working together.

Located on Highway No. 10 at the entrance to the town of The Pas, Otineka Mall covers some 190,000 square feet of retail and office space. The basic design of Otineka Mall is that of a street with various retail outlets on each side. The big difference is that this particular street is indoors and one can shop in shirt-sleeves year round.

The upper level of the two storey structure is office space and a soon to be established Child Day Care Centre. On the main floor are the various retailers such as Ladies Fashions, Men's Wear, Sporting Goods, and Bank. The basement area includes a bowling alley and a movie theatre in addition to storage space, and in the near future, a recreation centre. Parking is provided for over 500 cars in a four acre paved parking lot.

Speaking at the opening ceremonies, Chief Constant stated that it was their desire to establish with non-Indians as well as other Indian bands in the region, an interdependent relationship based on mutual trust and confidence, acceptance of separate and mutual responsibilities as well as respect for differences.

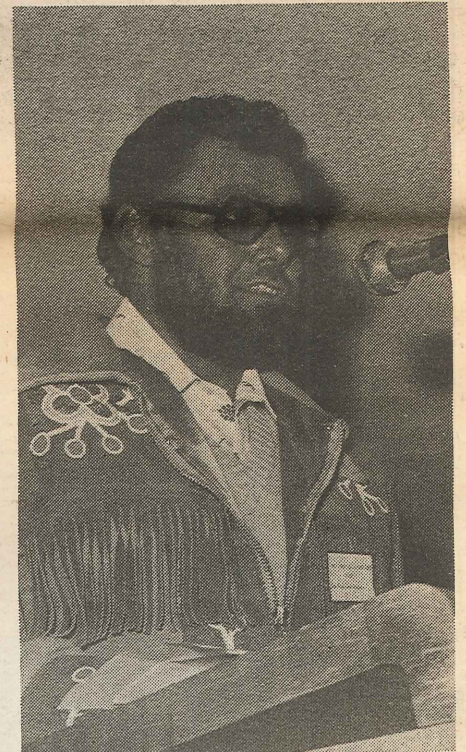
He went on to say that "the opening of Otineka Shopping Centre represents a responsible effort of The Pas Indian Band to participate more fully in, and to derive benefit from, the economic life of The Pas and surrounding area. We must now demonstrate our capability of managing this facility and of honoring our commitments to provide responsible and quality service to our clientele."

Guest speaker Len Marchand re-

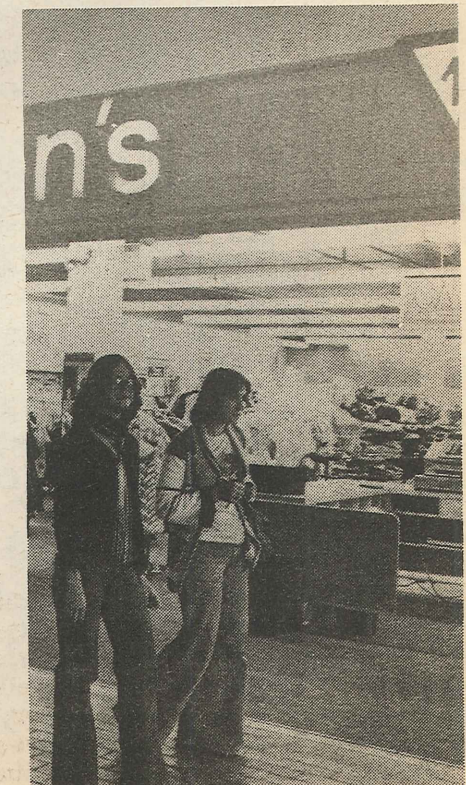
ferred to the shopping centre as "fantastic". He said "it is a proud day for all of us as Indians. I realize there are tensions between non-Indians and Indians but hopefully these tensions will not continue." As well, he urged Indian people to keep up the good work as well as their culture and heritage.

The Pas Mayor, Doug McBride said that the shopping mall and the shopping services it is providing, is being supported by the citizens of The Pas. In closing, Mayor McBride said he was pleased to convey the best wishes of his council and the citizens of The Pas on the opening of the mall.

With the opening of the Otineka Regional Shopping Centre, the Indian people of The Pas are moving forward. As well as moving forward they are doing so with caution because they realize that to enter into the business world is not a step to be taken lightly. They realize that unless the Indian proceeds cautiously he faces disappointment. The Pas Indian Band has taken all the careful steps by asking questions, doing studies and looking before they leap. Their chances of suffering disappointment appear very, very slim at this time.



Chief Charles Constant



Safety Tip

Fuses or circuit breakers are "safety valves" to protect against overloading. If the fuse blows or the circuit breaker pops open, it indicates something wrong. The principal causes may be a short circuit, overloaded circuit or defective cord or equipment. Never insert new fuses with a higher ampere rating than the one removed. Most house wiring is designed for 15 ampere rating fusing.

(Canada Safety Council)

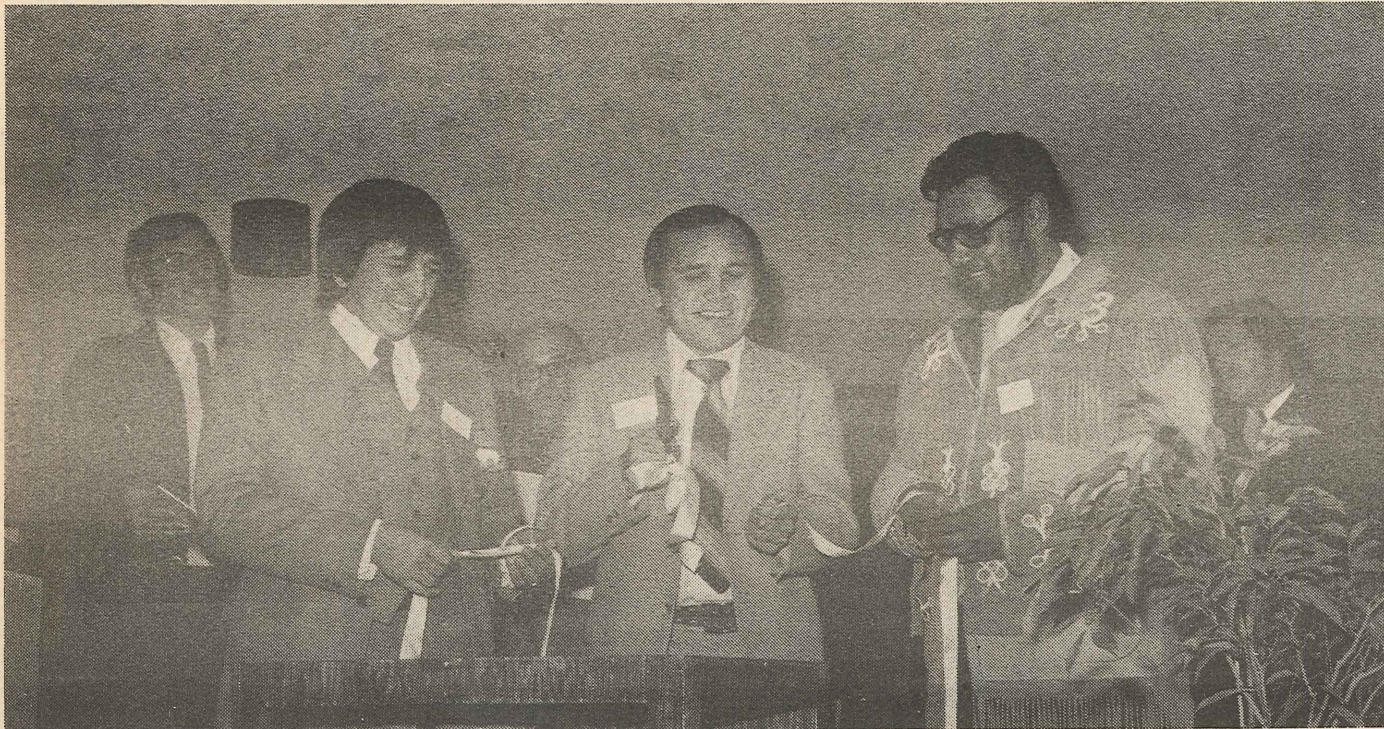


Stores such as this one make it a pleasure to shop at Otineka Mall.

factory is beginning to offer a few (see Page 4A)

Having recently received DIAD and prototypic outlets.

Ouverture d'un centre commercial par la bande indienne de Le Pas



L'honorable Len Marchand coupe le ruban que tiennent Henry Wilson et Charles Constant à l'ouverture du Otineka Mall.

(LE PAS, Manitoba) — Le 20 octobre 1976 marquait l'ouverture officielle d'un nouveau centre commercial par les Indiens Cris à Le Pas, au Manitoba. Le nom de ce centre est *Otineka*, qui signifie en cri «lieu d'échange».

En juin 1974, le chef de bande Gordon Lathlin et l'honorable Jean Chrétien, alors ministre des Affaires indiennes et du Nord, participaient à une cérémonie signalant la première levée de terre du centre commercial. M. Lathlin avait alors déclaré: «L'entreprise est un exemple de ce que peuvent faire les Indiens qui travaillent ensemble à leur amélioration et à celle de leur collectivité».

Aujourd'hui, le chef de bande Charles Constant et l'honorable Len Marchand, ministre d'État responsable des petites entreprises, ainsi que d'autres invités de marque, participaient à l'ouverture officielle de l'Otineka Regional Shopping Centre. Ainsi se réalisait le désir de feu M. Lathlin, montrer ce que peut faire la collaboration.

Situé à l'entrée de Le Pas, sur la route 10, le centre d'achats Otineka compte 190 000 pieds carrés d'espace commercial et de bureaux. Il donne l'impression d'une rue bordée par divers établissements, à la diffé-

rence que cette rue est à l'intérieur et qu'il y règne une température agréable à longueur d'année.

L'étage supérieur du centre est réservé à des bureaux et à une garderie, qui doit y être aménagée bientôt: Les magasins sont au rez-de-chaussée: mode féminine, vêtements pour hommes, articles de sport et banque. Le sous-sol abrite une sallé de quilles, un cinéma et un espace réservé à l'entreposage. D'ici peu, les responsables comptent aussi y installer un centre de loisirs. L'aire de stationnement (quatre acres de terrain pavé) peut recevoir plus de 500 automobiles.

Lors de la cérémonie d'ouverture, M. Constant a déclaré que sa bande désirait établir avec les autres bandes et avec tous les Canadiens des relations solides basées sur la confiance mutuelle, l'acceptation des responsabilités personnelles et conjointes et le respect des différences culturelles.

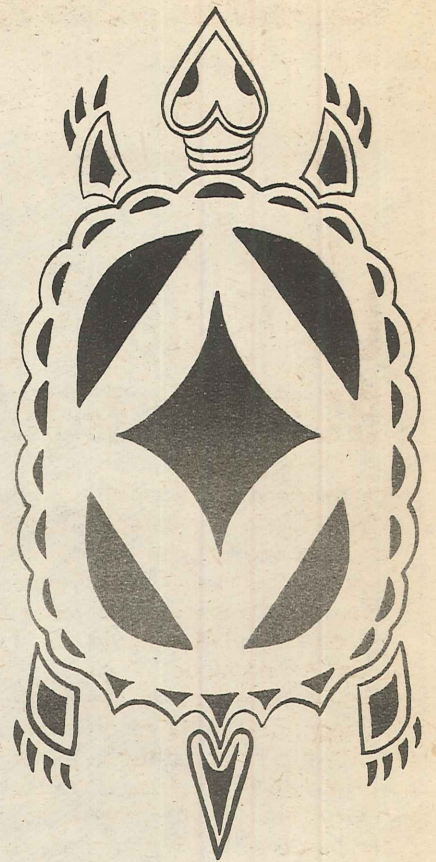
Il a également ajouté: «L'ouverture du centre commercial Otineka indique bien l'intention de notre bande de participer activement à la vie économique de Le Pas et de ses environs, et d'en tirer des avantages. Il ne nous reste plus qu'à nous montrer capables de gérer Otineka et d'offrir à notre clientèle le meilleur

service possible.»

L'honorable Len Marchand, pour sa part, a qualifié le centre commercial de «fantastique». «Tous les Indiens ont raison d'être fiers aujourd'hui. Je crois que les tensions qui existent entre Indiens et non-Indiens ne persisteront pas.» M. Marchand a aussi encouragé les Indiens à persévérer dans leur travail et dans la préservation de leur culture et de leur patrimoine.

Le maire de Le Pas, M. Doug McBride, a assuré à la bande que le centre commercial recevra l'appui de ses concitoyens. Il a terminé sa déclaration en offrant aux responsables du centre ses meilleurs vœux de succès au nom du Conseil municipal et des habitants de Le Pas.

L'ouverture de l'Otineka Regional Shopping Centre représente un grand progrès pour les Indiens de Le Pas. Et c'est à un rythme sûr qu'ils progressent, avec tout le sérieux qu'exige le monde des affaires. Ils savent en effet que, sans prudence, ils courent au désappointement. La bande de Le Pas a bien compris les mesures à prendre dans de telles situations: demander conseil et analyser le marché avant de s'y aventurer. C'est pourquoi leurs chances de réussite sont très grandes.



Le chef Charles Constant



C'est un plaisir de magasiner au Otineka Mall.

Conseil de sécurité

Les fusibles et les disjoncteurs sont des soupapes de sûreté qui coupent le circuit en cas de surcharge. Si un fusible saute ou un disjoncteur s'ouvre, c'est que quelque chose ne va pas: Soit qu'un court-circuit ait été formé par la défectuosité d'un fil ou d'un appareil, soit que trop d'appareils soient branchés sur un même circuit. Gardez-vous donc de remplacer un fusible qui a sauté par un autre d'un ampérage supérieur. La plupart des réseaux domestiques sont conçus en fonction de fusibles de 15 ampères.

(Conseil canadien de la sécurité)



ECONOMIC DEVELOPMENT

IDEAS/IDÉES
SPECIAL SUPPLEMENT

The Peigan Band — A Case Study In Economic Development

The Peigan band in southwestern Alberta is typical of Indian bands who have faced both the setbacks and achievements that are an inevitable part of any active economic development scheme.

The reserve's economic development committee, now well-established, experienced a number of false starts before it was finally established in the spring of 1970. Even then it met with stiff resistance from many band members who either misunderstood or mistrusted the aims of the group.

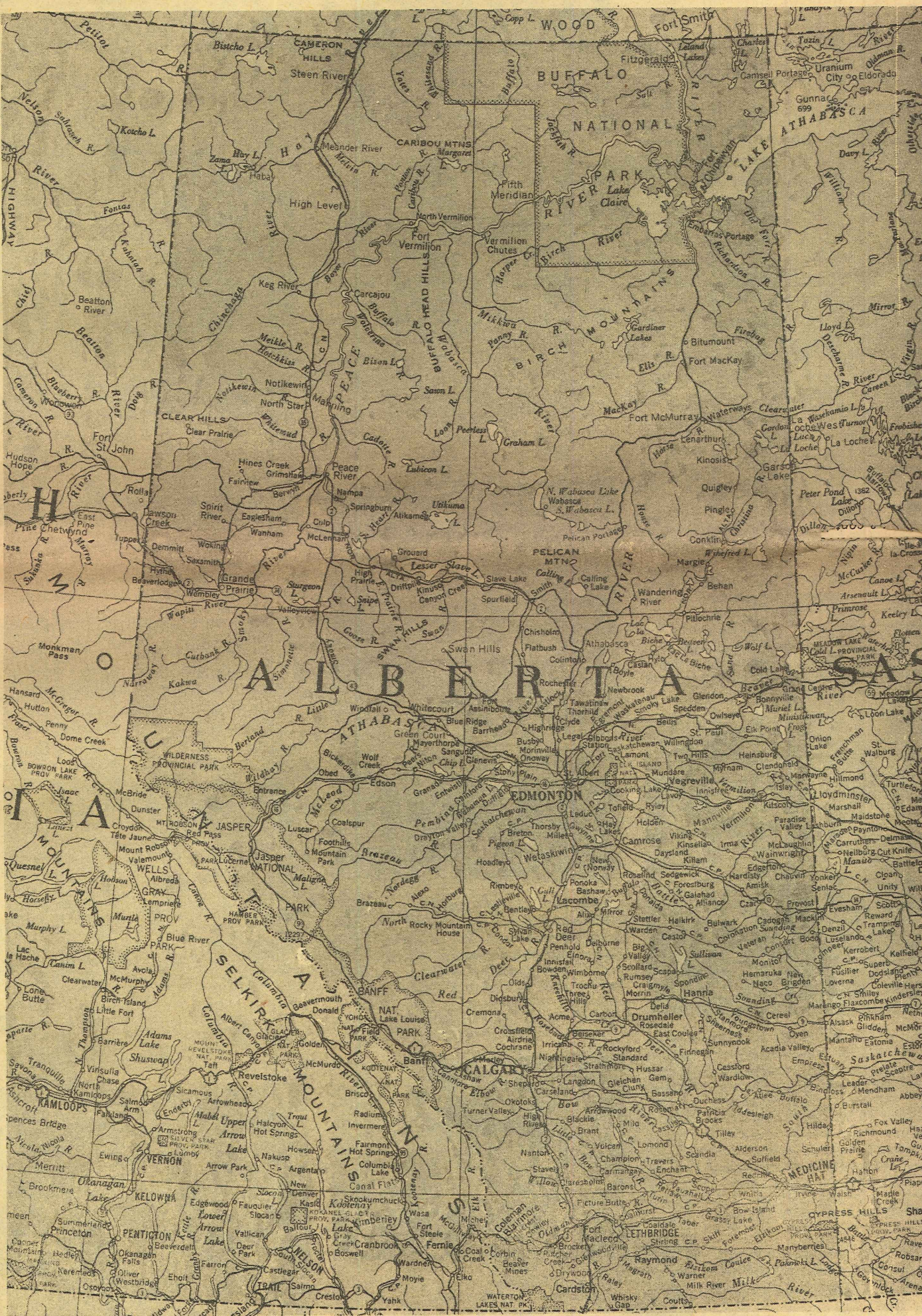
Development from this stage was aided by the introduction of a CESO volunteer, retired Calgary businessman Al McGregor, who worked directly with the band and its committee to assist in developing and implementing a plan for economic development on the reserve.

It wasn't until band officials went to Ottawa, initiating a task force inspection of the reserve, that development began to take place. First project was a band ranch, begun in 1971 through the establishment of Peigan Development Co. Despite current difficulties common to all Alberta ranching operations (high feed costs and low cattle prices), the ranch has proved a successful venture and one which has benefitted from the excellent co-operation of non-Indians who have aided the enterprise on a volunteer basis.

After the ranch was established, the next step was to further widen the band's financial base by authorizing and negotiating for a four-year cut on the timber reserve limits to the north of the reserve. Funds generated in this way were used by the development committee in financing further projects. Activity in this area has slowed somewhat, however, because of current conditions in the forest industry and the band's expectation of better prices for timber in the future.

By 1973, the agricultural and timber operations were such that it was decided a community service centre could be supported. The aim was to bring people together, give them a sense of community unity and supply a focus for band activities. The result is the Peigan Crowlodge Community Complex, the largest project undertaken by the band to date. In addition to the timber and ranch revenues, the leasing of commercial space in the complex is contributing to the operating expenses of the building.

An earlier project which attempted to combine a handicrafts operation with a garment factory did not prove successful, although both projects now exist on their own. When first attempts at the joint undertaking were unsuccessful, the handicrafts group was disbanded temporarily. Having recently received DIAND



assistance, the enterprise is being reorganized under a fully qualified manager. The approximately 20 female employees are being retrained and offered work on a piecemeal basis and the development committee feels the key to a successful operation now lies in the ability to find profitable outlets.

The garment factory — Pe-Kun-Nee Garments Ltd. which is an outgrowth of the original Peigan crafts project, is a well-established operation which makes shirts, pants overalls and other items of clothing, presently under contract to a major brand name garment maker. The factory is beginning to offer a few

items locally, a move which could prove profitable since the firm suffers from transportation disadvantages. Pe-Kun-Nee employs about 25 band members. While a knowledgeable outside manager has helped to put the operation on a firm basis, the continuing problems of location, (see Peigan, page 4A)

PROMOTION ECONOMIQUE

IDÉES/IDEAS
CAHIER SPECIAL

La Bande des Piégans – Étude de cas de promotion économique

La bande des Piégans du sud-ouest de l'Alberta est caractéristique des groupes indiens qui ont dû affronter à la fois les revers et les accomplissements qui font inévitablement partie de tout plan actif de développement économique.

Le comité pour le développement économique de la réserve qui est à présent bien constitué, a expérimenté une série de faux départs avant d'être finalement institué au printemps de 1970. Même alors, il rencontra une solide résistance de la part de plusieurs membres de la bande soit parce qu'ils comprenaient mal les visées du groupe ou qu'ils s'en méfiaient.

A partir de ce stade, le développement progressa grâce à l'introduction d'un volontaire des SECO, Al McGregor, homme d'affaires de Calgary à la retraite, qui travailla tout de suite avec la bande et son comité pour l'aider à élaborer et à mettre à exécution un plan de développement économique dans la réserve.

Ce développement a débuté avec la visite des délégués de la bande à Ottawa, où ils ouvrirent des négociations avec un groupe chargé de l'inspection de la réserve.

Le projet initial était d'établir une ferme d'élevage de la bande; il fut lancé en 1971 par l'établissement de la *Peigan Development Co.* En dépit des difficultés courantes communes à toute opération d'élevage en l'Alberta (coût élevé du fourrage et bas prix pour le bétail), le ranch s'est avéré une entreprise réussie et l'une de celles qui a tiré parti de l'excellente coopération des non-Indiens qui ont aidé l'entreprise en offrant bénévolement leurs services. Après l'installation du ranch, il a fallu élargir la base financière de la bande en autorisant et en négociant pour quatre ans une coupe dans les limites de la réserve de bois au nord de la réserve. Les fonds obtenus de cette manière furent dépensés par le comité de développement pour financer de nouveaux projets. L'activité dans ce domaine a cependant ralenti un peu, à cause des conditions actuelles dans l'industrie forestière et parce que la bande prévoit une amélioration des prix du bois.

Vers 1973, les réalisations en agriculture et en industrie du bois d'œuvre furent telles que l'on décida qu'un centre de services pour la collectivité pouvait être entretenu. Le but était de réunir les gens, de leur donner le sens de l'unité de la collectivité et de fournir un lieu de réunion pour les activités de la bande. De là naquit le *Peigan Community Complex*, le plus vaste projet entrepris par la bande à ce jour. En plus des revenus provenant du bois d'œuvre et de l'élevage, la location d'espaces commerciaux dans le complexe contribue à payer les frais d'exploitation du bâtiment.

Un projet antérieur qui tentait de



combiner l'exploitation des produits de l'industrie artisanale et d'une fabrique de vêtements ne furent pas une réussite bien que les deux projets existent à présent indépendamment l'une de l'autre. Les premières tentatives d'entreprises en participation ayant échoué, le groupe des produits artisanaux fut temporairement dissout. Une aide récente du

M.A.I.N. a permis à un directeur pleinement qualifié de réorganiser l'affaire. Une vingtaine d'employées ont été formées et un emploi leur a été offert. Le comité de développement croit que la clef de la réussite repose maintenant sur la capacité de trouver des débouchés avantageux.

La fabrique de vêtements — *Pe-Kun-Ne Garments Ltd.*, qui est née

du premier projet *Peigancrafts*, est une entreprise bien assise qui confectionne des chemises, des pantalons, des blouses de travail et d'autres articles vestimentaires, actuellement sous contrat avec une société importante. La fabrique commence à offrir quelques articles dans la région; c'est un changement qui pour-

(voir Piégans, page 4A)

Southern Alberta

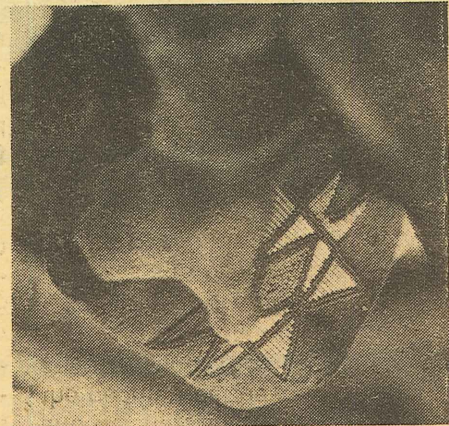
Central Alberta

Economic development on Alberta's Indian reserves has reached its highest level in the southern part of the province among the Blackfoot/ Stony/Sarcee and Blood/Peigan bands.

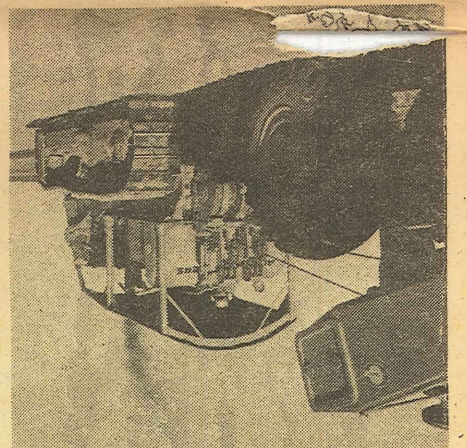
Three of the five reserves in this area contain extensive farming and grazing lands, two enjoy substantial oil and gas revenues and all have some band-initiated commercial enterprise ranging from tourist developments to manufacturing operations.

On the Blackfoot, Blood and Peigan reserves, fuller use of vast land resources for ranch and farm operations is seen as a logical step in economic growth. In the Lethbridge and Pincher Creek areas potential is good for irrigation programs and hence production of specialty crops. Proximity to the two major centres of Calgary and Lethbridge as well as to well-travelled tourist routes

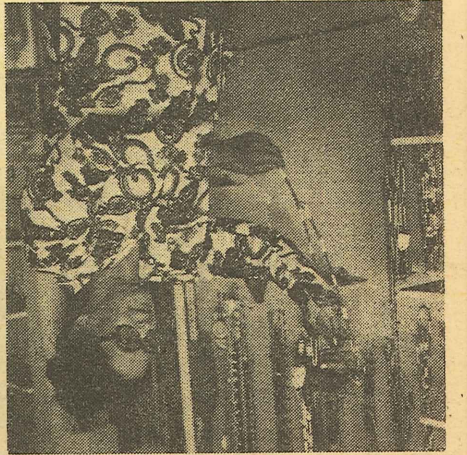
An example of beadwork items sold on the Stony Reserve at Morley. Although not formally organized, individual handicraft workers keep three booths well supplied with crafts.



negotiated water rights when the St. Mary's Dam was built some years ago on reserve land. An estimated \$1.25 million will be spent to irrigate 3,600 acres in the next five years. The project is being financed by a band contribution, a D.I.A.N.D. grant and an I.E.D.F. loan. Since Lethbridge provides an excellent market for hay, this will remain the major crop although the potential for vegetable-growing operations is being studied. In all 30,000 acres of reserve land are available for irrigation.



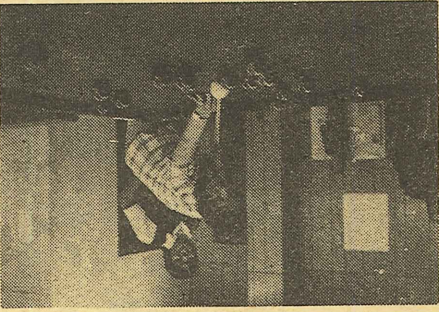
Band support for Randy Ayoungman's heavy equipment contracting operation on the Blackfoot reserve east of Calgary has contributed to a successful business enterprise. Shown here on his crawler-scraper which is used for both band and off-reserve projects, Randy is currently negotiating with DIAND for funds to expand his outfit.



A successful handicrafts store operated by Madeline Goodier at Brocket on the Peigan Reserve is a tribute to individual determination and resourcefulness. With the aid of IED funds, she purchased a co-operative band venture and since July, 1975 has operated the store with the help of her 17-year-old son. By buying directly from native craftsmen in the area and keeping the store open on a year-round basis, she expects to process between \$30,000 and \$40,000 worth of goods this year.

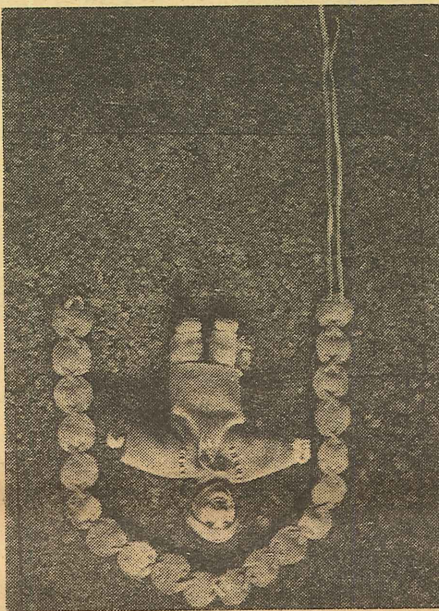
offers the various reserves unique opportunities for real estate and recreation property development. The fact the reserves are located close to urban centres has also influenced attitudes toward economic development in general with the result that most bands in this area are relatively progressive.

A pilot project to irrigate 800 acres of dryland near Standoff has been launched by the Blood band, who



Geraldine Ehli, Economic Development Coordinator for the Blood band concentrates on her next shot in Standoff Billiards' first official match — a game between Mrs. Ehli and Robin Dodson, Acting Regional Director, Department of Indian Affairs. Located on Highway No. Two between Cardston and Fort Macleod, this operation was started under private ownership was initially successful. However, management problems arose and now the Blood band and the department are discussing methods of continuing this business.

Leather belts and clay dolls in leather and beadwork costumes are among craft items produced by the Stony Reserve's Eden Valley craft group. Hampered by poor production and marketing programs, the group has not been able to fully capitalize on the handicraft skills available. However a re-organization is under way in an attempt to put the venture on a profitable basis.

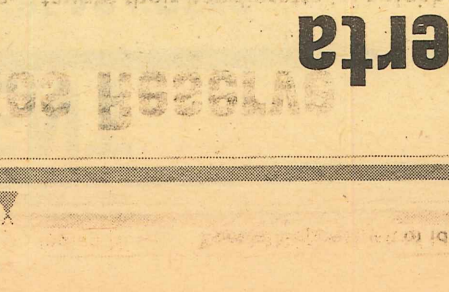


Sam Laboucan, a resident of the Driftpile reserve in Alberta's central area, sits astride his combine on his own farm. One of many residents of Alberta reserves who operate small individual farms, he has both a grain and livestock operation. While many bands are moving toward larger co-operative farming ventures, several reserves are actively encouraging young people to become private farm operators.

As might be expected, this diversity of physical background is reflected in levels of economic activity. Income — producing projects on the approximately 25 reserves included in this region, range from small individual ventures in traditional fields of hunting and crafts to well-established manufacturing plants and sizable farm and ranch

While it might be argued that the security provided by these petroleum revenues has, in some cases, tended to impede economic development in other directions, a growing world awareness of the limited lifespan of such resources has encouraged bands to seek long range economic alternatives in various

plants and sizable farm and ranch to well-established manufacturing economic alternatives in various (see Central, page 4A)

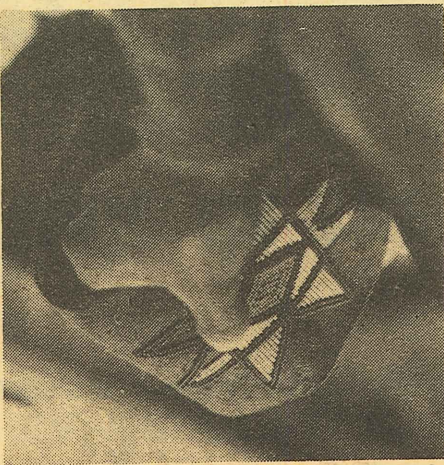


This band owned crawler tractor has become a multi-use vehicle on the Driftpile reserve near Slave Lake. Here breaking land for farming, it is also useful in construction and logging, thus adding to the reserve's self-sufficiency and aiding other development projects.

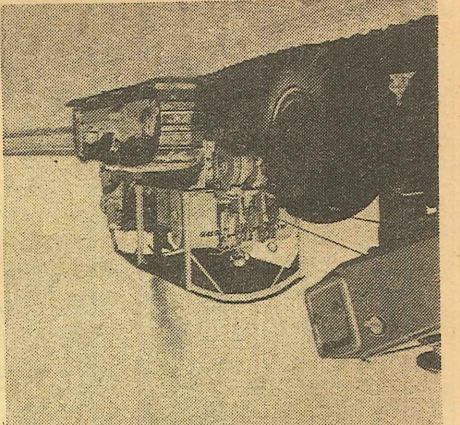
Alberta Sud

Le développement économique dans les réserves indiennes de l'Alberta a atteint son plus haut niveau dans la partie sud de la province parmi les bandes Pieds-Noirs, Stonies Sarcis, Gens du Sang et Piégans.

Trois des cinq réserves de cette région renferment des terres pour l'exploitation agricole extensive et le pâturage. Deux d'entre elles possèdent des revenus substantiels de la vente du pétrole et du gaz; toutes cinq ont quelques entreprises commerciales ouvertes par la bande, depuis des entreprises touristiques jusqu'aux industries manufacturières.



Ci-dessus un exemple d'un article décoré de perles dans la réserve Stone à Morley.



Un appui financier de la bande à l'entreprise sous contrat d'équipement lourd de Randy Ayoungman dans la réserve des Pieds-Noirs à l'est de Calgary a contribué au succès de l'entreprise commerciale. On le voit ici sur sa niveuse-chenille qui est utilisée aussi bien pour la bande que pour les travaux en dehors de la réserve. Randy négocie couramment avec la M.A.I.N. pour obtenir des fonds pour augmenter son équipement.



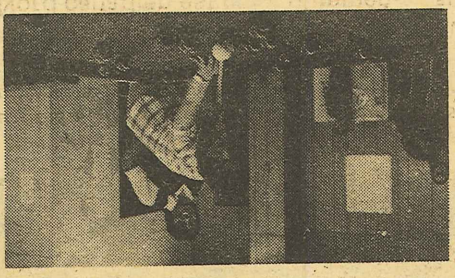
Un magasin de produits artisanaux qui marche bien, tenu par Madeline Goodrider à Brocket dans la réserve Piégan est un hommage à la détermination individuelle et aux ressources personnelles.

Pincher Creek le potentiel est prêt pour les programmes d'irrigation et de la pour la production de récoltes de spécialités.

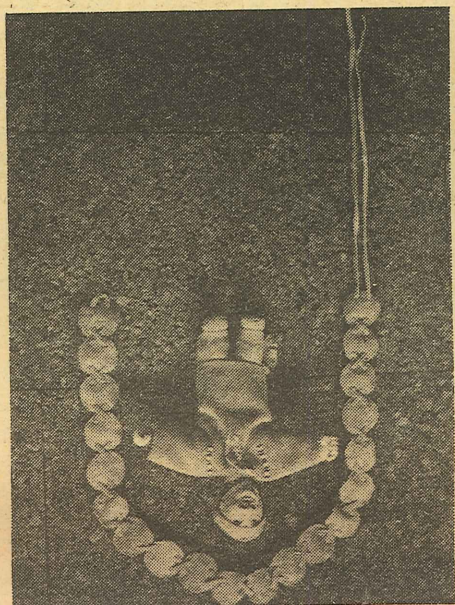
La proximité de deux grands centres que sont Calgary et Lethbridge et de bonnes routes touristiques offrent aux différentes réserves des possibilités uniques pour la construction d'immeubles et pour le développement de propriétés de délaissement. Le fait que les réserves sont proches de centres urbains a aussi influencé l'attitude envers le développement économique en général avec comme conséquence que la plupart des bandes de cette région sont assez évoluées.



Geraldine Ehli, coordonnatrice du développement économique de la bande des Gens du Sang se concentre sur un prochain coup au premier jeu officiel du Standoff Billiards — dispute entre Madame Ehli et Robin Dodson, directeur régional intérimaire du département des Affaires indiennes.



Le groupe d'artisans Stone de la réserve Eden Valley produit des articles tels que des ceintures de cuir et des poupées d'argile en costume de cuir orné de perles.



30,000 acres de terre de la réserve pour la culture des légumes. En tout

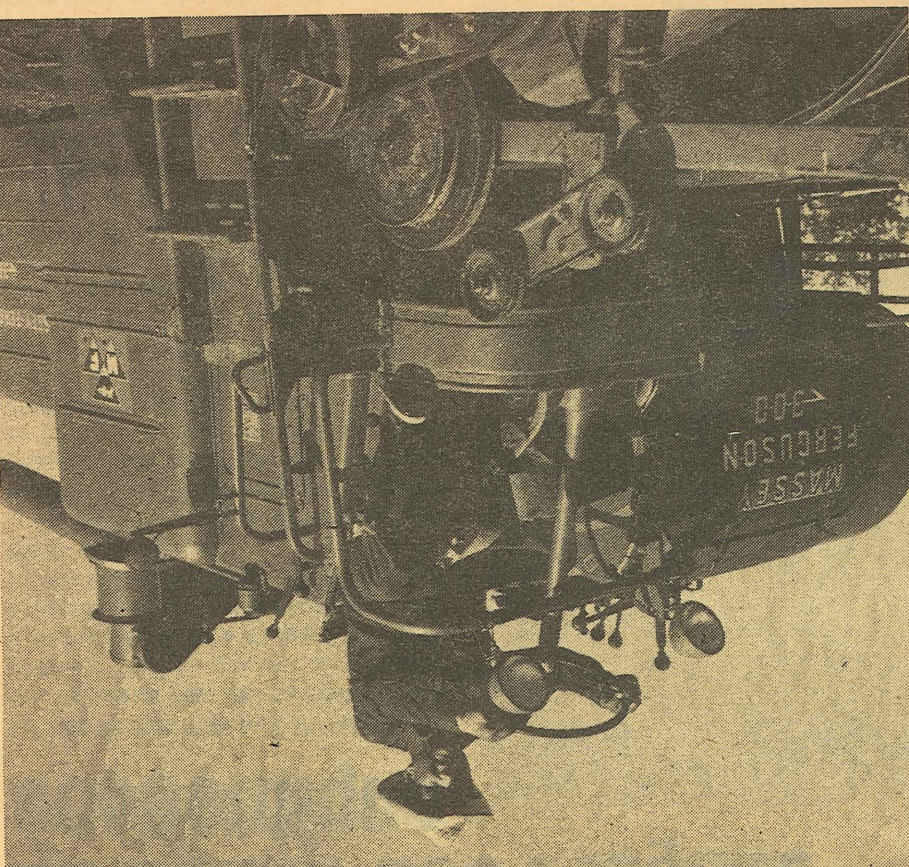
pour la culture des légumes. En tout 30,000 acres de terre de la réserve sont disponibles pour l'irrigation.

Un projet pilote d'irriguer 800 acres de terre sèche près de Standoff a été lancé par la bande des Gens du Sang qui négociait les droits de captation d'eau lorsque le Barrage Ste-Marie fut érigé il y a quelques années sur la terre de la réserve. La dépense prévue pour irriguer 3,600 acres durant les cinq années à venir s'élève à 1,25 million de dollars. Le projet est financé par une contribution de la bande, un don du M.A.I.N. et un prêt du Fonds de développement économique des Indiens. Puis-que Lethbridge fournit un excellent débouché pour le foin, celui-ci restera la partie la plus importante de la culture. On étudie toutefois les ressources en vue d'une opération pour la culture des légumes. En tout 30,000 acres de terre de la réserve

Alberta Central

Les bandes indiennes de l'Alberta central vivent dans des milieux totalement différents: dans des régions de forêts et de lacs à population nauturières stables aux opérations d'agriculture et d'élevage de belles dimensions.

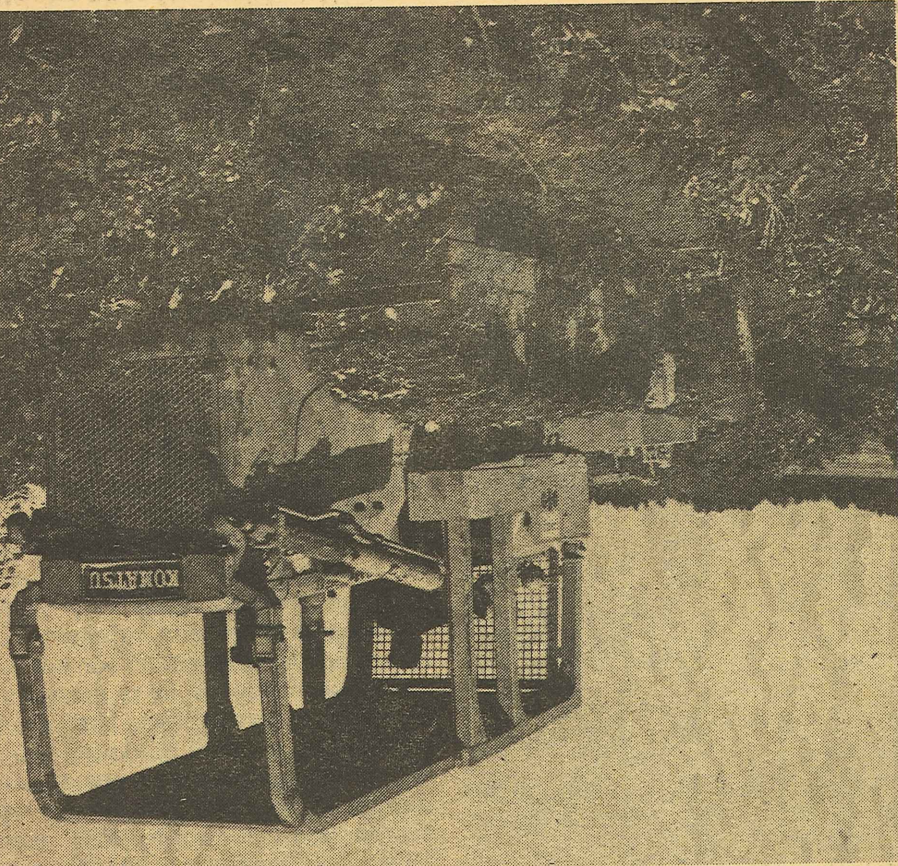
Pour certaines bandes, en particulier celles des régions d'Edmonton et du Lac la Biche ou dans des communautés très accessibles et



Sam Laboucan, résident de la réserve Driftville en Alberta central est à califourchon sur sa moissonneuse-batteuse sur sa propre terre. L'un des nombreux résidents des réserves de l'Alberta à diriger sa petite exploitation individuelle, il possède à la fois une entreprise de grain et de bestiaux. Tandis que les bandes évoluent vers des coopératives agricoles plus vastes, plusieurs réserves encouragent activement les jeunes à diriger des exploitations privées.

peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises



Ce tracteur à chenilles de la bande est devenu un véhicule à usages multiples dans la réserve Driftville près de Slave Lake. Il sert dans ce cas-ci à défricher le terrain pour établir une exploitation agricole, mais il est aussi pratique pour la construction et pour le transport du bois d'œuvre de la réserve et sert aux autres projets de développement.

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Tandis qu'on pourrait prouver que de millions de dollars annuellement, couramment à la bande des revenus de gaz — ressources qui assurent traités par l'existence de pétrole et serve ont été dramatiquement con-

croissance économique dans la région et de Hobbema, les modèles de peuplées entourant de grands centres tels qu'Edmonton.

Comme on pouvait s'y attendre, cette diversité d'arrière-plan géographique se reflète en niveaux d'activité économique. Les projets à revendus produits des 25 réserves environ comprises dans cette région, s'échelonnent des petites entreprises

Slavey Women of The Hay Lakes Reserve

The traditional handicrafts of Slavey women on the Hay Lakes Reserve, a typical, semi-isolated Northern Alberta community of about 850, plays the dual role of providing clothing and lending financial assistance to many families.

As it has been for centuries, the hides used by the women are the skins of animals, trapped or shot by their husbands. Beads, thread and material are available in the band-owned store; a venture which recently replaced the Hudson's Bay Company operation on the reserve.

Handicrafts made for sale are usually done in the woman's leisure time, taking second place to those needed to satisfy the clothing requirements of her family. A reserve co-op for marketing the crafts is being established by the Band Council, for to date, the Slaveys have no contracts with outside organizations for the sale of their work around the province, on a regular basis. However, guidelines for the co-op are now being defined but the project is expected to remain in the planning stage for several months.

Previous attempt have been made to organize the production of crafts for sale. The most successful to date was the Homemakers Club, established in the summer of 1973 by 15 women, headed by Emma Didzena. The club, now temporarily recessed, began by making household articles and children's clothing, progressing to mukluks, moccasins and necklaces. Meetings were held every Tuesday night in the basement of the Mission building, and according to Emma, attendance was generally good. A woman from the neighboring town of High Level periodically collected their work for sale in the town and in Edmonton.

In August 1975, a pipe burst, flooding the basement and shutting down the heat. Emma is now actively undertaking a search for a new meeting place while the group's sewing machines remain idle in the basement of the now condemned building. She is optimistic the club will resume with an increased membership in the near future.

The only real criticism of the club voiced by some of the tribe's craftswomen, is that only younger, English-speaking ladies were invited to join. Approximately 60 percent of the Slaveys speak English with some fluency. This figure includes less than 10 percent of the band's elders and all the children and young adults taught in the English school.

Alice Schasses, one of the band's elders held in high esteem for her proficiency in tanning, refers to herself in Slavey as "an old Indian woman who really knows how to sew." She regrets not being invited to join the club and feels the younger women would benefit from the guidance and teaching of the more experienced.

Alice is proud of her work and enthusiastic to explain the methods of tanning to those wishing to learn. She acknowledges the weather as the boss, saying the whole process must take place outside when the air is warm the day is young.

The hunter brings home his kill

for the woman to skin. The hide is stretched on a form and all excess meat, sinew and membrane is carefully scraped away with an instrument made of moose shin — carved, sharpened and serrated. Alice explains this implement, like the teaching of the skill, is handed down through the generations, from mother to daughter.

The hide, now clean, must be left in the sun to dry, before it is turned over and the fur is shaved, using a wooden-handled tool with a razor-sharp metal blade, generally made by the man of the house.

The stiff and translucent skin is treated with a mixture of brain, spinal fluid, Sunlight soap and baking powder, and worked until soft and supple. It is then soaked over-night in water, wrung on posts to squeeze out the moisture, and scraped with the wood instrument to remove any remaining membrane and render the skin an even thickness.

The woman then digs a circular hole, about 1½ feet in width and depth, and builds a fire of smouldering coals covered with punk (almost rotten wood) to make it smoke. The hide is folded, sewn up the side and suspended from poles to form a tent which traps the smoke.

Alice explains the last process gives the hide its color and odor. Because it has been soaked, she says, the leather will never shrink or stiffen and will last for years. A man-sized jacket can be made from the hide of a two-year-old moose, and all scraps are saved for laces and patches.

She contends only members of the moose-deer family will remain soft after this ancient, strenuous and time-consuming tanning procedure. Cow-hide, she says, is good only for making snowshoes, for it never softens.

The Chief's wife, Elizabeth Chonkolay, the 'chief behind the chief', describes her people as intelligent, quick to learn and speaks with pride of their handicrafts as well as her own.

Her mother taught her the art of beadwork and decoration with bone, Saskatoon twig and porcupine quills. Now, she designs, measures and draws the outline of a pattern, often a rounded flower, onto a paper-backed material with the perfection and expertise of one who herself has taught many daughters.

Using one needle, she strings her beads, puts them into place, and with a second, stitches between each one. She prefers to bead on material than hide, for she finds the beads break when folding a decorative leather panel to sew to a moccasin.

Although her husband is a good trapper, she admits tanning is too strenuous for her now, and like most of the tribe's older women, Elizabeth does not market her handicrafts — they may be seen on the feet of her family.

Lucy Semancha, part-time school janitor and respected in the community for her beadwork, is a Beaver Indian, born in Eliske. She married into the Slavey band and although

taught their handicrafts by neighbors and her husband's aunt, still retains the geometrical beaded designs and angular flowers of the southern bands, rather than the rounded flowers of the Slavey and Northern Cree.

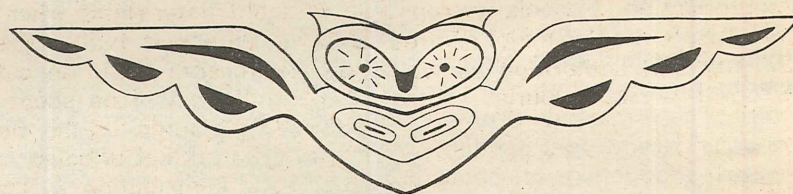
Hides and raw materials are often erratic coming into the hands of the craftswomen. "Not too many years ago, the trappers just went outside to hunt moose. They were all over our woods," recalls Lucy. "Now the men must go far and the journey may take several days."

Although the tribe has no outside contacts to purchase their work on a regular basis, some ladies, like Lucy, sell moccasins and mukluks to people who send her footprints, and there are two women from the Fort Vermillion area who buy periodical-

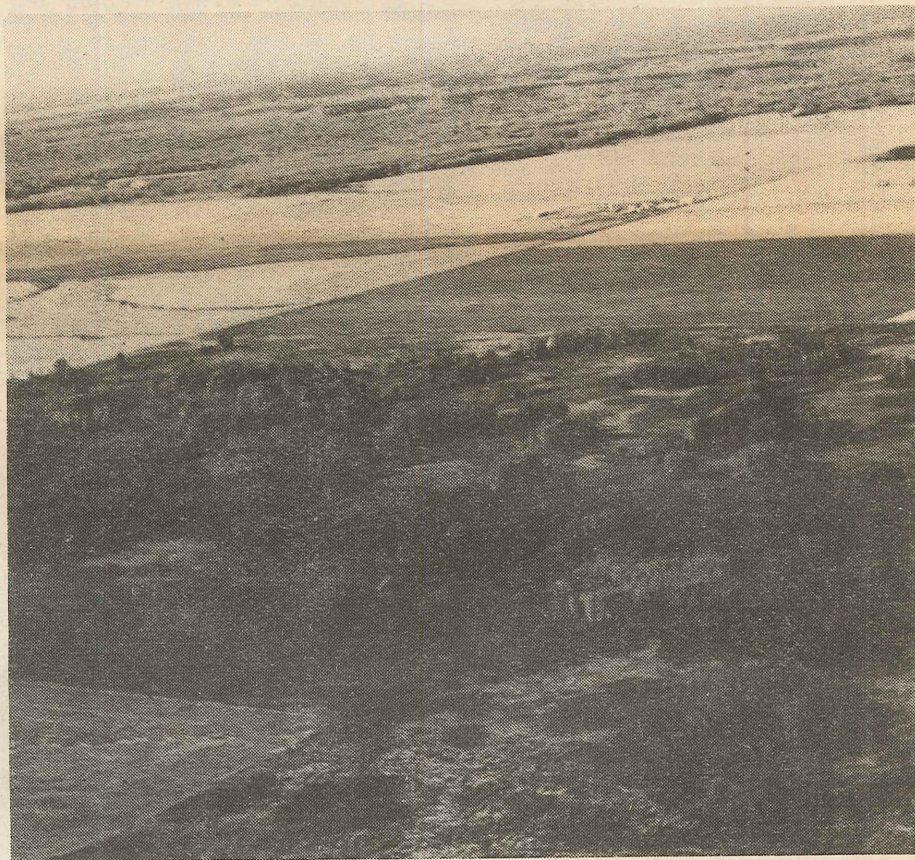
ly. Fur dealers from across the province as well as local people from as far away as Rainbow Lake, 40 miles west, visit the reserve to buy and trade with the Slaveys, but always at their own convenience.

The band store generally has a good supply of handicrafts, many of which were traded for goods and food. The Band Office sells some articles on the reserve and ships others for sale in Edmonton, and the Department of Indian Affairs in High Level has a display, but according to employees, sales are slow.

However, despite the lack of developed markets, the traditional handicrafts of the Slavey women provides a vital income supplement as well as a great source of pride to the artisan and her family.



Northern Alberta



Ten-foot-deep black soil on the John D'Or Prairie Reserve east of High Level encourages grain farming operations such as this. The band has a 600-acre farm and will eventually farm the 10,000 acres currently leased to white farmers.

The popular image of Canada's northland is one of vast forests, uncharted lakes, and unspoiled wilderness beauty. Northern Alberta is no exception to this romantic view.

The people of northern Alberta, however, and in particular the native Indians of the region, face a harsher day to day reality that is largely due to the isolation of their reserves.

While not completely isolated from the rest of the world, these reserves are located in areas far from the major centres of commerce and generally lack the transportation facilities required for large scale economic development.

They also are isolated from day-to-day contact with the more highly

developed non-Indian society in the cities and farmland areas of south and central Alberta.

Consequently, these bands are characterized by a low level of organized economic activity; a reliance on traditional methods of self-support such as trapping, hunting and fishing, and a reliance on the petroleum and forest industries for cash income.

In addition, virtually all of these bands have some minor handicraft development, usually limited to the production of traditional items by enterprising individuals who are then faced with problems or marketing and distribution.

(see *The North*, page 6A)

Des Femmes Slavey de la Réserve Hay Lakes

La production de l'industrie artisanale traditionnelle des femmes slavey de la réserve Hay Lake, collectivité typique semi-isolée du nord de l'Alberta et qui groupe environ 850 âmes, joue un rôle double puisqu'elle fournit le vêtement et prête une assistance financière à beaucoup de familles.

Comme cela s'est fait pendant des centaines d'années, les peaux que les femmes emploient sont celles des animaux piégés ou abattus par leurs maris. On peut se procurer les perles, le fil et le tissu dans le magasin appartenant à la bande, entreprise qui vient de remplacer celle de la compagnie de la Baie d'Hudson dans la réserve.

Les produits artisanaux pour la vente sont généralement fabriqués par la femme pendant ses loisirs, après avoir satisfait les besoins vestimentaires de sa propre famille. Le conseil de bande établit une co-op de la réserve pour l'écoulement des produits artisanaux car jusqu'à présent les Slaveys n'ont pas de contrats en règle avec des organismes extérieurs pour la vente de leurs travaux dans la province. Toutefois, des lignes de conduite pour la co-op sont fixées mais on s'attend à ce que le projet demeure à l'état de plan pendant plusieurs mois.

Des tentatives préalables ont été faites pour organiser la production d'objets artisanaux à vendre. Le *Homemakers Club* fut l'entreprise la plus prospère à ce jour: elle fut établie durant l'été 1973 par 15 femmes dirigées par Emma Didzena. Le club, fermé momentanément, avait d'abord fabriqué des articles de ménage et des vêtements pour enfants adjoignant progressivement les mukluks, les mocassins et les colliers. Il tenait des réunions tous les mardis soirs au sous-sol du Mission building, et selon Emma, il y avait généralement une nombreuse assistance. Une femme, de la ville voisine de High Level, rassemblait périodiquement leurs travaux à vendre à la ville et à Edmonton.

En août 1975, un tuyau éclata, inonda le sous-sol et coupa la source de chaleur. Emma entreprend d'actives recherches pour trouver un nouveau local de réunion tandis que les machines à coudre du groupe restent inactives au sous-sol du bâtiment à présent condamné. Elle voit la situation avec optimisme: le club se relèvera prochainement avec un nombre accru de membres.

La seule vraie critique du club énoncée par quelques artisanes de la tribu est que seules les plus jeunes femmes anglophones sont invitées à en faire partie. Environ 60 pour cent des Slaveys parlent anglais assez couramment. Ce chiffre inclut moins de 10 pour cent des aînés de la bande et tous les enfants et jeunes adultes instruits à l'école anglaise.

Alice Schasses, une des aînées de la bande, très estimée pour sa compétence en tannage, se présente en Slavey comme «une vieille indienne qui connaît vraiment la couture.» Elle regrette de ne pas être invitée à faire partie du club et croit que les jeunes femmes bénéficieraient des conseils et de l'enseignement des plus expérimentées.

Alice est fière de son métier et

s'exalte lorsqu'elle explique les méthodes du tannage à celles qui désirent les apprendre. Elle reconnaît le climat comme patron et dit que tout le processus doit se dérouler dehors, tôt le matin, lorsque l'air est chaud.

Le chasseur ramène sa chasse à la maison pour que sa femme la dépouille. La peau est étendue sur une forme et tout excès de chair, de nerfs et de membranes est soigneusement gratté à l'aide d'un outil taillé dans le tibia d'un orignal, aiguisé et denté en forme de scie. Alice explique que cet outil est transmis avec l'enseignement du métier aux générations, de mère en fille.

La peau, nettoyée, doit être laissée au soleil pour qu'elle sèche, avant de la retourner et de raser la fourrure, à l'aide de l'outil à manche de bois muni d'une lame de métal coupante comme un rasoir et fabriqué d'ordinaire par l'homme de la maison.

La peau raide et translucide est traitée avec un mélange de liquide provenant du cerveau et de la colonne vertébrale, de savon Sunlight et de poudre à pâte, mélange travaillé jusqu'à ce qu'il soit onctueux. Elle est alors plongée dans l'eau pendant la nuit, égouttée sur des piquets pour en extraire l'humidité et gratée avec l'outil de bois pour la débarrasser de la moindre membrane et pour donner à la peau une épaisseur homogène.

La femme creuse alors un trou rond, de 1½ pied de diamètre et de profondeur, allume un feu de charbon à combustion lente qu'elle couvre de bois presque pourri et qui le fait fumer. La peau est pliée, cousue sur le côté et suspendue à des perches pour former une tente qui capte la fumée.

Alice explique que ce procédé donne à la peau sa couleur et son odeur. Parce qu'il a été immergé, dit-elle, le cuir ne rétrécira ni ne durcira jamais et il durera des années. Une veste d'homme peut être coupée dans la peau d'un orignal de deux ans, et les déchets sont conservés pour en faire des lacets et des pièces de raccommodage.

Elle prétend que seuls les animaux qui font partie de la famille de l'orignal donnent un cuir qui reste souple après ce procédé de tannage, ancien, ardu et long. La peau de vache, dit-elle, est bonne seulement pour fabriquer des raquettes, car elle ne s'assouplit jamais.

La femme du chef, Elizabeth Chonkolay, le «chef après le chef» dépeint son peuple comme intelligent et éveillé; elle parle avec fierté des œuvres artisanales de sa tribu aussi bien que des siennes propres.

Sa mère lui apprend l'art des travaux perlés, celui de décorer avec des os, des branches de Saskatoon et des piquants de porcs-épics. A présent, elle prépare, mesure et dessine le contour d'un patron, souvent une fleur arrondie, sur un tissu broché avec la perfection et la dextérité de quelqu'un qui a elle-même enseigné le métier à plusieurs filles.

Elle emploie une première aiguille pour enfiler ses perles, les dispose sur le tissu et avec une seconde aiguille, pique entre chaque perle. Elle préfère emperler du tissu que de la peau, car elle trouve que les perles

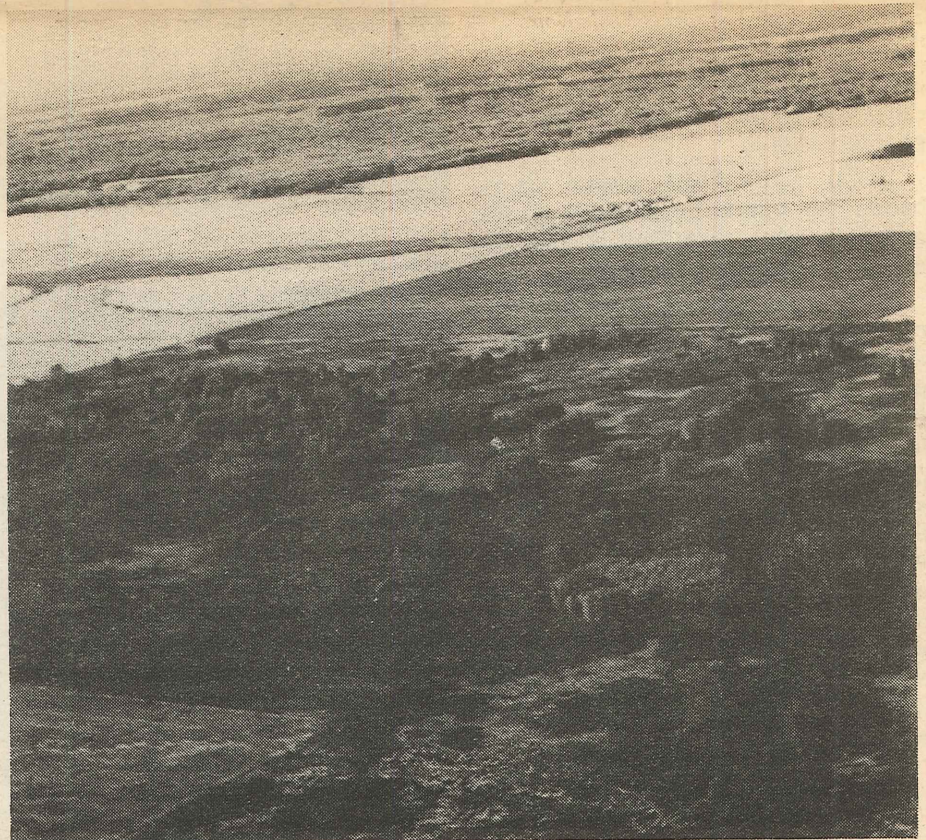
cassent lorsqu'on plie l'empeigne d'un mocassin.

Même si son mari est bon trappeur, elle admet que le tannage est un travail trop ardu pour elle maintenant, et comme la plupart des femmes âgées de la tribu, Elizabeth ne vend pas ses travaux — on peut les voir aux pieds des membres de sa famille.

Lucy Semanche, concierge d'école à temps partiel et reconnue dans sa communauté pour ses travaux perlés, est une Indienne de la bande beaver, née à Eliske. Elle épousa un membre de la bande slavey et bien qu'elle apprit leurs méthodes artisanales de voisines et de la tante de son mari, elle conserva cependant les modèles géométriques perlés et les fleurs angulaires des bandes des Slavey ou des Cris du Nord.

Les artisanes ne reçoivent les peaux et les matières premières qu'irrégulièrement. Lucy évoque le passé: «Il y a à peine quelques années, les trappeurs n'avaient qu'à sortir de la maison pour chasser l'orignal. Il y en avait partout dans nos bois. A présent, les hommes doivent aller loin et le trajet peut durer plusieurs jours.»

Alberta Nord



Dix pieds d'humus sur la réserve John D'Or Prairie à l'est de High Level encouragent la culture du blé, telle que ci-dessus. La bande possède une terre d'exploitation de 600 acres et cultivera par la suite les 10.000 acres actuellement loués à des fermiers blancs.

L'image qu'on se fait communément du Nord canadien est celle d'immenses forêts; de lacs inexplorés et de la beauté d'une nature sauvage intacte. L'Alberta du Nord ne fait pas exception à ce tableau romantique.

Les habitants de cette région cependant, et en particulier les Indiens affrontent, jour après jour, la dure réalité due surtout à l'isolement de leur réserves. Quoiqu'elles ne soient pas complètement coupées du reste du monde, ces réserves se trouvent dans des régions éloignées des grands centres de commerce et manquent des facilités de transport re-

Bien que la tribu n'ait pas de contacts extérieurs pour vendre ses œuvres selon les règles, quelques femmes comme Lucy vendent des mocassins et des bottes aux personnes qui leur envoient leurs empreintes de pied et il y a deux femmes de la région de Fort Vermilion qui achètent leurs travaux périodiquement. Les marchands de fourrures du bout de la province aussi bien que des gens de l'endroit jusqu'à Rainbow Lake à 40 milles à l'ouest, viennent à la réserve pour acheter et faire du commerce avec les Slaveys, mais toujours à leur propre convenance.

Le magasin de la bande est généralement bien achalandé en produits de l'industrie artisanale; beaucoup d'entre eux furent échangés pour des marchandises et de la nourriture. Le bureau de la bande vend quelques articles dans la réserve et expédie les autres à Edmonton. Le ministère des Affaires indiennes a aussi une vitrine d'exposition, mais d'après les employés, les ventes sont lentes.

Cependant, malgré le manque de débouchés importants, la production de l'industrie artisanale traditionnelle des femmes slavey fournit un revenu supplémentaire vital, et est aussi une grande source de fierté pour l'artisane et sa famille.

quises pour développer l'économie sur une grande échelle. Elles sont aussi coupées des contacts journaliers avec la société non indienne plus évoluée des villes et des régions rurales du sud et du centre de l'Alberta.

En conséquence, ces bandes sont caractérisées par un faible niveau d'activité économique organisée, une dépendance à l'égard des méthodes traditionnelles d'autonomie comme le piégeage, la chasse et la pêche, et une dépendance à l'égard des revenus en espèces du pétrole (voir *Alberta Nord*, page 6A)

Peigan (continued from page 1A)



Henry Potts, Chairman of the Peigan band development committee.

productivity and established competition restrict the profit potential of this venture. The firm's future prospects are considered bright enough, as increased production is being proposed.

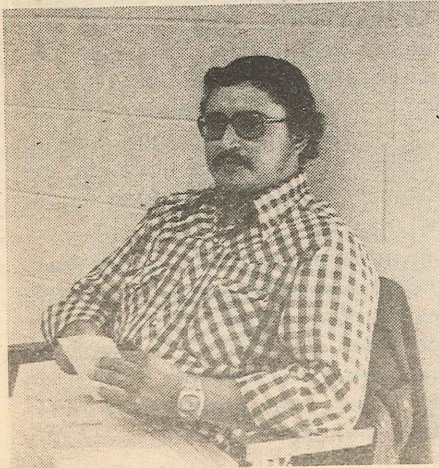
Projects now under review include a fast food service operation, the development of land use for large scale food production, development of the timber reserve and advertising the band's development opportunities on the national and international market.

According to Henry Potts, Band Manager, regional and district offices have already been brought into the picture on all of these proposals.

Commenting on problems experienced during the five-year life of the economic development committee, Potts said the main drawbacks were a lack of continuity in the department personnel handling the affairs of the band; an apparent lack of co-operation between various programs of Indian Affairs, and a lack of information in readily understandable form for the use of band members. There is a problem when specialists attempt to communicate with Indian people, he believes, adding that some training in communication may be required.

Indian bands would also benefit from receiving news of similar economic development activities in other parts of the country, he believes.

Potts is also convinced that funding should be arranged over longer periods of time to facilitate better long range planning. He adds that, "The successes achieved to date were made possible only through the support of the Band Council and the co-operation of band members."



Norm Grier, economic development officer.

Central

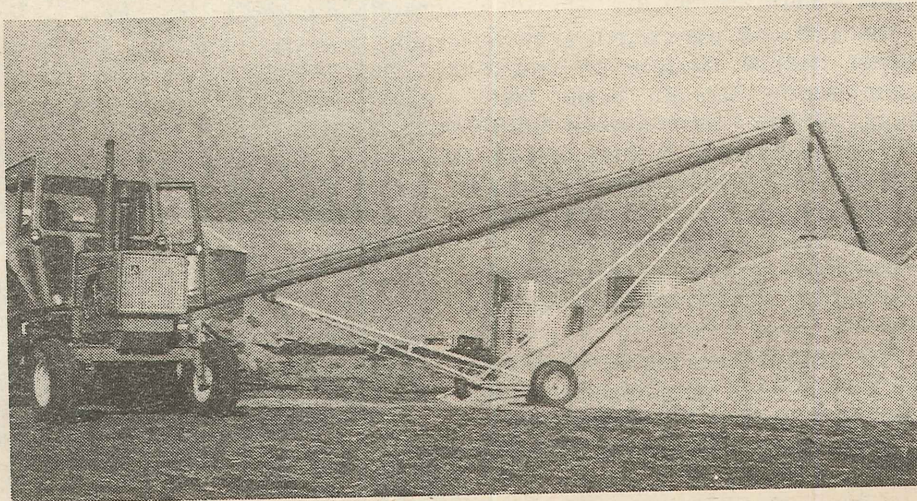
(continued from page 2A)

fields, notably manufacturing, agriculture, tourist and real estate developments — and to a lesser extent, forestry.

Agriculture in particular is seen as one field in which the potential for development has been barely exploited. Bands are showing interest in regaining reserve lands leased to white farmers and several major co-operative farm projects are planned.

While most reserves in the central region have obvious advantages over their northern counterparts in terms of accessibility, transportation facilities, and hence marketing and distribution opportunities, they must also contend with outside forces such as the attractions of urban living and off-reserve job opportunities which might tend to influence economic growth within the reserve.

Despite these influences, the trend toward increased self-sufficiency on reserves appears clear. The success of a number of band-owned enterprises is obviously contributing to the confidence with which the bands in general are now launching new ventures.



One of Alberta's most advanced band farm operations is located near Hobbema. Here, bumper grain crops are produced on the 600-acre Samson band farm operated by Tribal Enterprises Ltd. Like others throughout the province, the Samson band plans to limit the leasing of land to white farmers in the vicinity in order to enlarge their own operations.



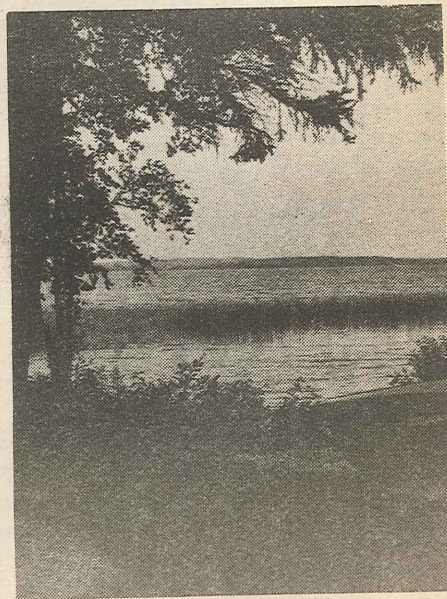
The current depressed state of Alberta's forest industry has affected men like these, shown working for Giroux Logging near the Driftpile reserve early in 1974. The father-son operation, believed to be the only Indian-owned business of its kind in the province, was considered economically viable at that time, handling several major contracts for Slave Lake area mills and employing about 15 men — both white and Indian — from neighboring communities.



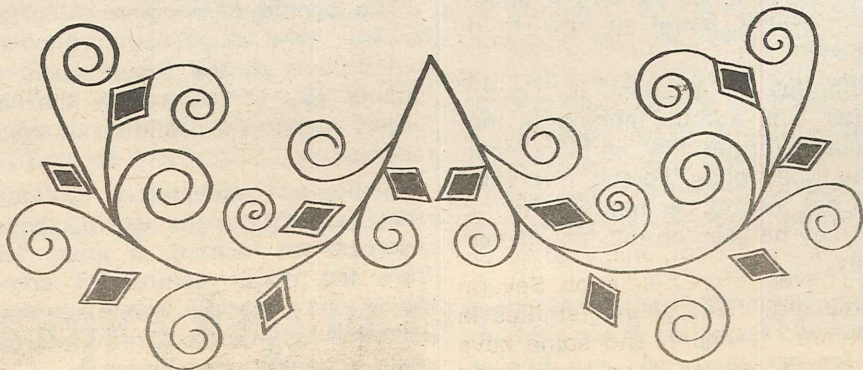
A blend of the assembly line and cottage industry approach has been used by Saddle Lake Sewing Club to produce handicraft items such as this leather-trimmed vest. Fashioned from material produced by Kehewin Cree-atons weaving operation, the vests have been made in a trial production run and markets are now being sought. The 30 members of the club have received training in their work and, although some problems of supply and marketing have been encountered, there is obvious potential for a thriving business operation. The project also demonstrates the potential for commercial interaction between reserves such as Saddle Lake and Kehewin.



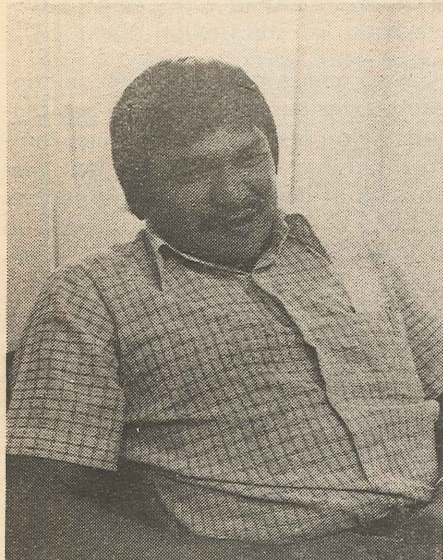
Larry Kiyawasew, Assistant Manager of the Sturgeon Lake Campground, and Larry Irwin, IAND District Manager, view the 110-site campground being developed by band members.



The resort potential of picturesque areas such as this on the Beaver Lake Reserve near Lac la Biche, has prompted a variety of beach and campground developments, either planned or under way.



Piégan (suite de la page 1A)



Henry Potts, président du Comité de développement de la bande Piégan.

rait s'avérer lucratif puisque la firme souffre de désavantages, sur le plan du transport. *Pe-Kun-Nee* emploie environ 25 membres de la bande. Bien qu'un administrateur étranger bien informé ait aidé à établir cette entreprise sur une base solide, les problèmes constants d'emplacement, de productivité et la concurrence existante réduisent ses sources de profits. Les perspectives en raison d'un projet d'accroissement de la production.

Les projets étudiés actuellement comprennent une organisation d'un service de repas rapides, un atelier pour le travail du bois, le développement de l'utilisation des terres pour une production alimentaire à grande échelle, l'extension de la réserve de bois d'œuvre et la publicité des possibilités de développement de la bande sur le marché national et international.

Selon Henry Potts, gérant de la bande des bureaux régionaux et de quartiers sont déjà tout à fait au courant de ces propositions.

Commentant les problèmes rencontrés au cours des cinq années d'existence de ce comité, Potts dit que les principaux inconvénients furent un manque de continuité dans le personnel du ministère qui s'occupe des affaires de la bande, une absence manifeste de coopération entre les différents programmes des Affaires indiennes et un manque d'information claire à l'usage des membres de la bande. Il croit qu'il y a un problème de communication entre les spécialistes et les Indiens, et ajoute que l'on devrait apprendre à communiquer.

Il pense encore que les bandes indiennes bénéficieraient de recevoir des nouvelles des activités semblables de développement économique dans les autres régions de la province.



Norm Grier

Potts est aussi convaincu que le placement de l'argent devrait être prévu pour des périodes plus longues pour améliorer la planification à long terme. Il ajoute que «les succès réalisés jusqu'ici furent possible grâce à la seule aide du conseil de la bande et à la coopération des membres de la bande.»

Norm Grier, agent de promotion économique pour la bande des Piégans, joue un rôle important dans les efforts constants de celle-ci pour de-

venir autonome — but qu'elle espère atteindre dans le délai des trois prochaines années.

Henry Potts, gérant de la bande des Piégans, est fier du progrès du Comité de développement de la bande dans les domaines agricole et industriel, mais il croit que de meilleures communications et des contacts plus intenses entre le personnel du M.A.I.N. et les bandes sont nécessaires si les programmes de développement doivent atteindre leur plein rendement.

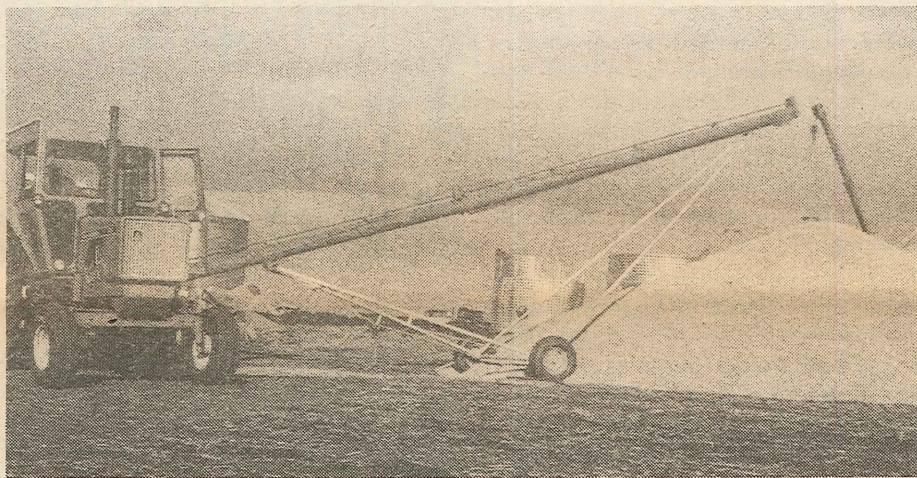
Alberta Central

(suite de la page 2A)

la sécurité assurée par les revenus du pétrole a, dans certains cas, contribué à empêcher le développement économique dans d'autres directions, une prise de conscience mondiale croissante de la durée limitée de telles ressources, a encouragé les bandes à rechercher une série d'alternatives économiques dans des domaines variés, notamment ceux de la manufacture, de l'agriculture, des développements du tourisme et de la construction d'immeubles et dans une moindre mesure, de la sylviculture.

L'agriculture, en particulier, est considérée comme l'un des champs où le potentiel de développement a été à peine exploité. Des bandes montrent de l'intérêt à récupérer des terres de la réserve louées à des fermiers blancs et plusieurs grands projets d'exploitations agricoles coopératives sont arrêtés.

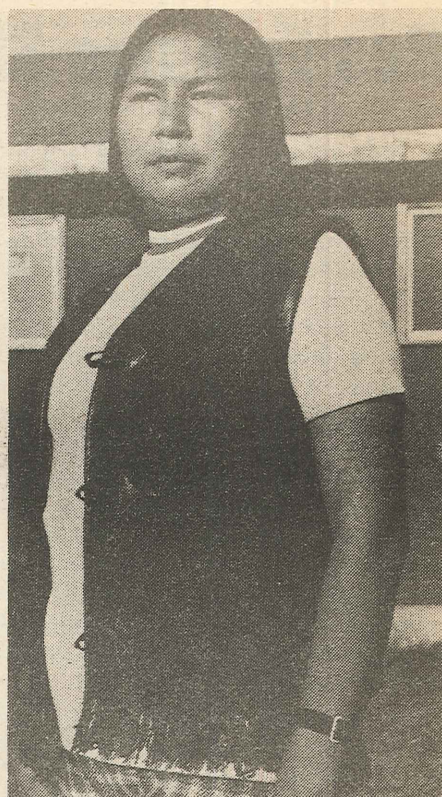
La réussite de nombreuses entreprises appartenant à la bande contribue manifestement à la confiance avec laquelle les bandes, en général, lancent de nouvelles affaires.



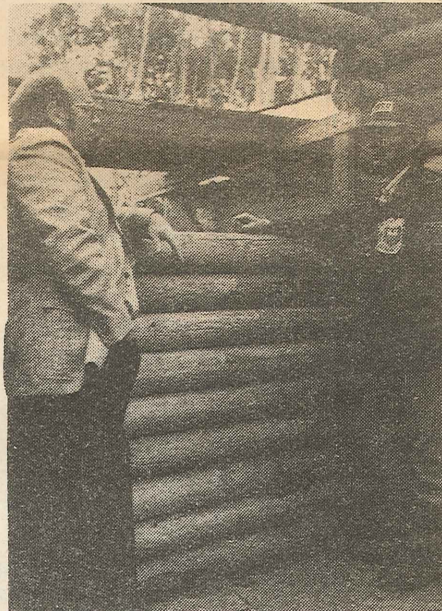
L'une des exploitations les plus modernes de la bande est située près de Hobbema. La photo ci-dessus montre une magnifique récolte de blé sur les 6,000 acres de la ferme de la bande Samson exploitée par Tribal Enterprises Ltd. Comme d'autres ailleurs dans la province, la bande Samson projette de limiter la location de la terre aux fermiers blancs dans le voisinage afin d'accroître leurs propres exploitations



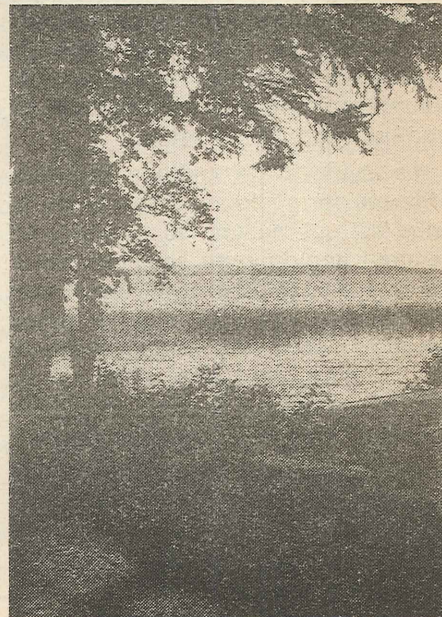
L'état actuel de crise de l'industrie forestière de l'Alberta a touché des hommes comme ceux que l'on voit ici et qui travaillent pour Giroux Logging près de la réserve Driftpile, au début de 1974. On considérait que l'entreprise familiale qui passe pour être la seule affaire proprement indienne de ce genre dans la province était économiquement viable à cette époque. Elle avait rempli plusieurs contrats importants pour les moulins de la région du Slave Lake et employait environ quinze hommes des communautés avoisinantes, des Blancs et des Indiens.



La chaîne de montagne et la méthode artisanale ont été combinées au Saddle Lake Sewing Club pour produire des articles d'artisanat tels que cette veste garnie de cuir. Confectionnée d'un tissu produit par l'entreprise de tissage de Kehewin Creations, les vestes ont été l'objet d'une fabrication à l'essai et l'on recherche à présent des marchés. Les trente membres du club ont été exercés à leur travail et bien qu'il y ait quelques problèmes de fourniture et d'organisation de marchés, tout contribue au succès de l'entreprise.



Larry Kiyawasew, sous-gérant du Sturgeon Lake Campground et Barry Irwin, directeur général du M.A.I.N. envisagent de faire développer les 110 terrains de camping par les membres de la bande.



Les ressources des régions pittoresques telles que celle de la réserve Beaver Lake près du Lac la Biche, ont suscité l'aménagement d'une série de plages et de terrains de camping sur plan ou en projet.

Peigan Indians: Using Moccasins to Step Into The Future

Through the opening of Peigan Crafts Ltd., 1,600 Alberta Indians have taken a step from their proud past to a bright future, yet maintaining a secure hold on tradition.

Peigan Crafts is a band-owned and operated factory on the Peigan Reserve, 52 miles west of Lethbridge, which has been producing moccasins by assembly line since early February, 1976.

Now, for the first time, the average Canadian will be able to purchase authentic Indian moccasins for about the price of a typical pair of bedroom slippers, but with a rugged quality and fleece-lined comfort second to none.

ing the fur machine. Most of the full-time employees take home vamps to bead at their leisure, simply for the recreational enjoyment.

The factory is located, rent-free, in the former band office. Although the building is old, the facilities are bright and more than adequate for the space requirements of the equipment and their operators.

In January, the ladies completed an intensive 12-week training program, subsidized by Canada Manpower and taught by Ilona Gajdos, a Hungary-trained seamstress from Edmonton. During the program, each trainee learned to operate all the specialized industrial equipment and

skin and 600 to 700 rabbit pelts are also used each month.

Each moccasin has five components: the "foot-part" which forms the basic shoe; the vamp (both are fleece-lined sheepskin); a suede second sole; suede facing; and rabbit-fur trim.

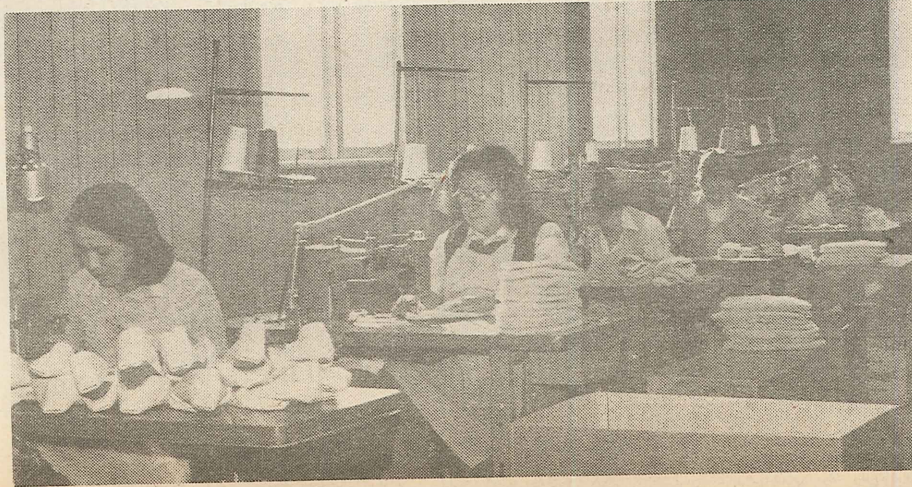
The first step of production is the cutting of the basic components on a Clikier Press in the basement. Bella Yellow Horn works the equipment in this part of the building, amid bags of scrap, rolls of fresh material, shelves of foot-parts waiting to be sewn, a constant settling of rabbit hairs and sheepskin fluff, and rumbling of the furnace.

Special dies and forms to cut the soles, vamp and foot-parts, were locally designed and manufactured by an Ontario firm. These dies are placed on the hide and the shapes are punched out by a sharp and noisy strike of the press. The fur trim and suede facing which binds the foot-part to the vamp are cut by hand.

Upstairs is bright and sunny. There is an office, lunchroom, wide corridor with rows of tables for ladies to bead on the vamps, and a large area, cluttered with boxes and tables and a row of six busily humming machines.

The freshly-cut foot-parts and soles arrive at the Walking-Foot machine to be adeptly stitched together by Ruth Good Rider, who explains the extra sole adds to the durability and comfort of the slipper. At the same time, the leather trim which has been pinked on one side, is attached to the beaded vamp on a similar machine. To avoid wastage, explains operator Louise Small Legs, the trim and vamps are sewn together as a continuous chain, to be cut apart when they arrive at the Adler-Pleater to be attached to the foot-part, the next step in production.

Once sewn together, the leather trim is stitched down by hand to conceal the seam. Before the fur trim is attached to the moccasin, the heel is sewn together, completing (see Peigan, page 6A)



The production room is bright and sunny; cluttered with boxes, tables and a row of busily humming machines.

Although the methods and speed of production of moccasins manufactured in the tribe's factory differ from the hand-crafted ones made for centuries, the final product remains essentially the same. Now, instead of one native woman working on 10 shoes, 10 native women may work on one shoe. And, although production rates are accelerating, (to be held steadily at a final 140 pairs a day) the quality of craftsmanship and pride remains as it has been through the generations.

Each of the more than 60 factory employees recognizes the importance and challenge of maintaining the standard of excellence associated with the slippers of the tribe. The most distinguishable evidence of this is the beadwork on the vamp, done at home by about 50 women and three men. Although the designs must be kept simple, each traditional geometric Blackfoot pattern has a meaning, as do the colors of the beads. The sky is symbolized by blue; blood by red; earth by black; the sun by yellow; and the forest by green.

The beads, totalling 50 to 60 kilograms a month, are supplied by the factory. Each pieceworker is paid \$1.50 per pair (approximately 30 to 45 minutes worth of work) and may make up to \$150 a week.

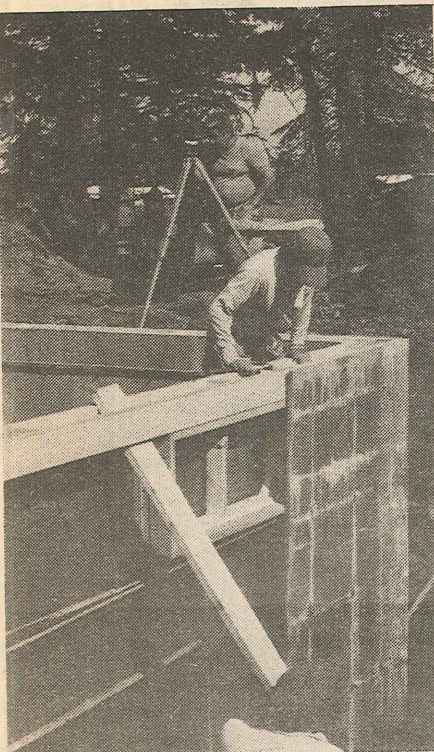
The full-time factory employees, paid \$2.50 an hour, are a cross-section of ladies on the reserve, ranging from older women to girls fresh from school, many of whom have never before held a job. Several of the girls have young families in day-care or school, and some have older children, as does Ruth Good Rider, mother of 10, sitting in easy view of her daughter Virginia, work-

at the end of three months, was given the option of working on the machine of her choice. Company rules are flexible, allowing each worker to rotate to the jobs she prefers, and the girls agree this adds to the interest, challenge and pride they find in their work.

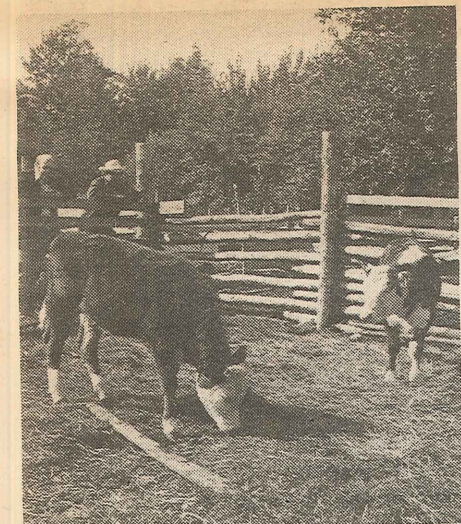
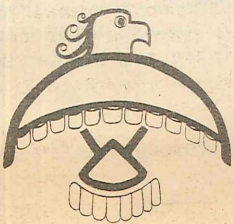
Historically, traditional moccasins used native-tanned hides of the moose family. Supply of this commodity is now limited and irregular on the plains at the foot of the Rockies, and when available is very expensive. Peigan Crafts has chosen a high-quality, cow-hide replacement, used at the rate of approximately 3,000 square feet a month. About 7,000 square feet of sheep-



Walking-Foot machine operator Louise Small Legs explains that in an effort to avoid wastage, the trim and vamps are sewn together to form a continuous chain.



A private concrete contracting business operated by Bobby Sound, a member of the Swan River band in the Lesser Slave Lake area is an example of Indian enterprise successfully serving an off-reserve market. The operation which employs six, handles cribbing, foundations and basements and represents a good source of trades training for band members.



Since Alberta's reserves contain thousands of acres of good grazing land, livestock farming and ranching are becoming increasingly important forms of economic development in all areas. Ranging in size from small privately-owned farms such as this one in the central area to band-owned ranches supporting hundreds of head, these operations are, in the main, successful. However, all must contend with problems facing the livestock industry generally in western Canada.



Les Indiens Piégans: chausser des mocassins pour marcher vers l'avenir

Grâce à l'ouverture de *Peigan Crafts Ltd.*, 1.600 Indiens de l'Alberta ont fait un pas de leur fier passé vers un futur prometteur, tout en conservant la tradition.

La *Peigan Crafts* est une fabrique appartenant à la bande et qui fonctionne dans la réserve Peigan, à 52 milles à l'ouest de Lethbridge, et qui produit des mocassins à la chaîne depuis le début de février 1976.

Maintenant, pour la première fois, le Canadien moyen peut s'acheter d'authentiques mocassins indiens à peu près au même prix qu'une paire de pantoufles typiques de chambre à coucher, mais d'une qualité robuste et doublées de fourrure, d'un confort qui ne le cède à rien.

jeunes enfants en garderie ou à l'école, et certaines ont des enfants plus âgés comme Ruth Good Rider, mère de dix enfants et qui travaille à la machine pour fourrure assise bien à la vue de sa fille Virginia. La plupart des employées à temps complet rapportent des empeignes chez elles pour les perler pendant leurs loisirs, simplement pour se divertir.

La fabrique est installée dans l'ancien bureau de la bande. Bien que la bâtisse soit vieille, les installations sont bien éclairées et conviennent très bien aux besoins d'espace pour l'équipement et les employés.

En janvier, les femmes suivirent un programme d'entraînement intensif de douze semaines, financé par la

ces peaux est limitée et irrégulière de nos jours dans les plaines au pied des Rocheuses, et si on peut s'en procurer, elles sont très chères. *Peigan Crafts* a choisi en remplacement, une peau de vache de haute qualité, utilisée à raison d'environ 3.000 pieds carrés par mois. On utilise aussi mensuellement près de 7.000 pieds carrés de peau de mouton et 600 à 700 peaux de lapin.

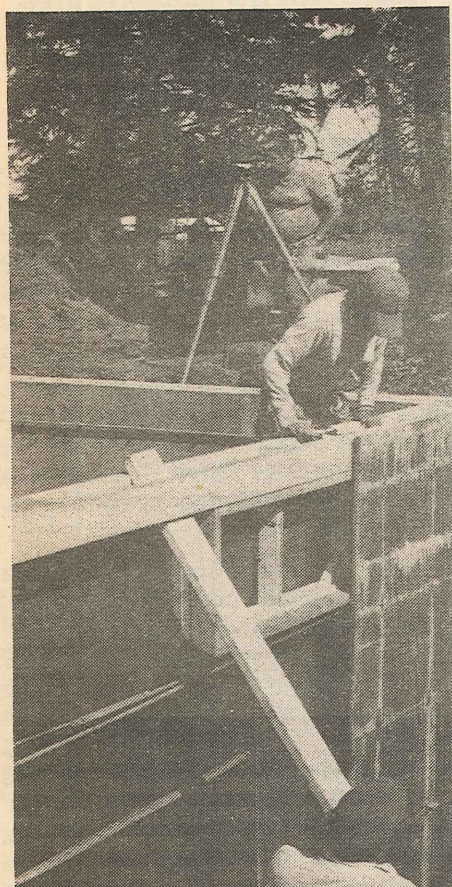
Le mocassin se compose de cinq parties: la «partie-pied» qui forme la base de la pantoufle, et l'empeigne (toutes deux sont doublées de peau de mouton); une double semelle de daim; un revêtement de daim et une garniture en poil de lapin.

La première étape consiste à découper les composantes de base sur une presse Cliker, au sous-sol. Bella Yellow Horn actionne les machines dans cette pièce du bâtiment, parmi les sacs de rebuts, les rouleaux de tissu neuf, les étagères chargées de parties-pied attendant d'être cousues, une colonie constante de poils de lapin et de peau de mouton et au milieu du bourdonnement de la fournaise.

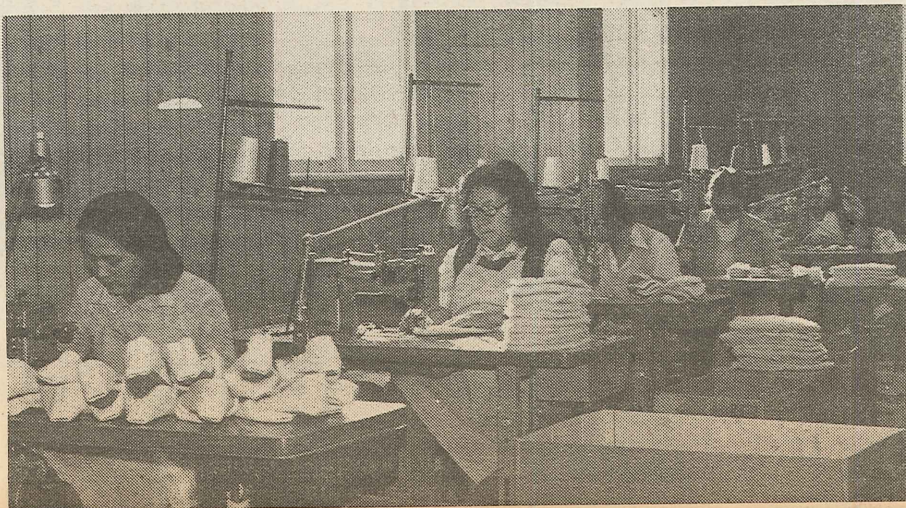
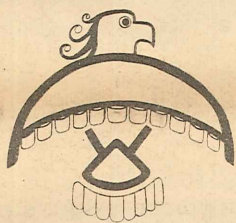
Des matrices spéciales et des formes pour découper les semelles, les empeignes et les parties-pied, furent dessinées localement et manufacturées par une firme ontarienne. Ces matrices sont placées sur la peau et les contours sont découpés par la pression coupante et bruyante de la machine. La garniture de fourrure et le revêtement de daim qui joint la partie-pied à l'empeigne sont découpées à la main.

Dans les locaux du haut, c'est clair et ensoleillé. Il y a un bureau, un réfectoire, un large couloir meublé de rangées de tables où les femmes peuvent emperler les empeignes, et un grand espace encombré de boîtes, de tables et d'une rangée de six machines qui bourdonnent activement.

Les parties-pied et les semelles à peine découpées arrivent sur la «Walking-Foot» pour être habilement piquées ensemble par Ruth Good Rider; elle explique que la double semelle ajoute longévité et confort à la pantoufle. En même temps, (voir *Piégan*, page 6A)



Une affaire privée de béton dirigée par Bobby Sound, membre de la bande Swan River dans la région du Lesser Slave Lake, est un exemple d'entreprise desservant avec succès un marché extérieur à la réserve. L'entreprise qui emploie six ouvriers, exécute des coffrages, des fondations et des soubassements et représente une bonne source d'entraînement aux métiers pour les membres de la bande.



La pièce où l'on travaille est largement éclairée, encombrée de boîtes, de tables et d'une rangée de machines bourdonnantes.

Bien que les méthodes et la vitesse de production des mocassins manufacturés dans la fabrique de la tribu diffèrent de celles des mocassins qui sont faits à la main depuis des siècles, le produit final reste essentiellement semblable. A présent, au lieu qu'une indigène fabrique dix pantoufles, dix indigènes en fabriquent une. Et même si la production est accélérée (pour être maintenue constamment à un niveau de 140 paires par jour), la qualité du métier et son orgueil demeurent ce qu'ils ont été pendant des générations.

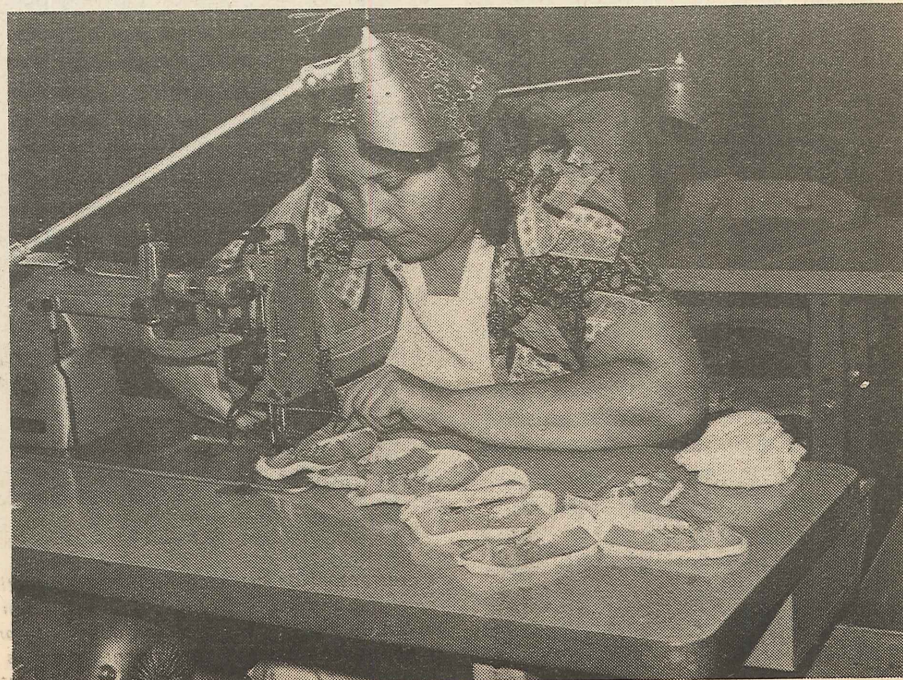
Chacun de la soixantaine d'ouvriers de la fabrique reconnaît l'importance et le défi qu'il y a à maintenir l'excellente réputation liée aux mocassins de la tribu. La plus remarquable évidence de ceci est le travail perlé sur l'empeigne, réalisé à domicile par une cinquantaine de femmes et trois hommes. Même si les dessins doivent être simples, chaque modèle géométrique traditionnel des Pieds-Noirs a une signification, comme aussi la couleur des perles utilisées: le ciel est représenté en bleu, le sang en rouge, la terre en noir, le soleil en jaune et la forêt en vert.

Les perles qui totalisent un poids de 50 à 60 kilogrammes par mois, sont fournies par la fabrique. Chaque travailleur à la pièce reçoit \$1.50 la paire (valeur d'un travail de 30 à 45 minutes) et peut atteindre \$150 par semaine.

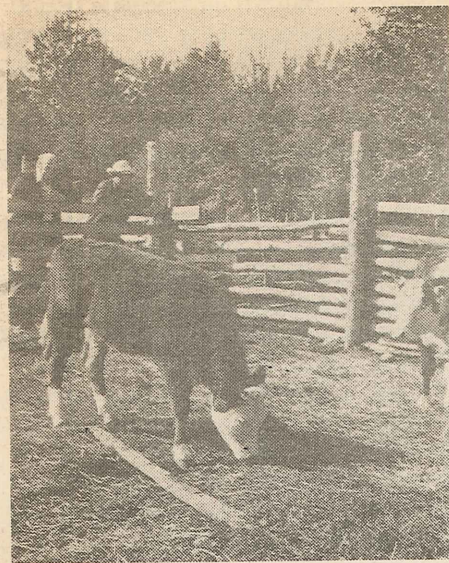
Les employés à plein temps à la fabrique, payés \$2.50 l'heure, sont des femmes de la réserve, des femmes âgées aux jeunes filles fraîches émoulues de l'école, dont beaucoup n'ont jamais eu d'emploi auparavant. La plupart des jeunes femmes ont de

Main d'œuvre du Canada, et dirigé par Ilona Gajdos, une ouvrière-couturière d'Edmonton, formée en Hongrie. En cours de programme, chaque élève apprend à faire fonctionner tout l'outillage industriel spécialisé et à la fin des trois mois les élèves purent travailler sur la machine de leur choix. Les règlements de la compagnie sont souples et accordent à chaque ouvrière de varier ses occupations selon sa préférence; les jeunes femmes admettent que ces latitudes ajoutent, à l'intérêt qu'elles trouvent dans leur métier, l'émulation et la fierté.

Historiquement, les mocassins traditionnels sont faits de peaux des animaux de la famille de l'orignal, tannées sur place. La fourniture de



Louise Small Legs qui est à la «Walking-Foot», explique que pour éviter le gaspillage, la garniture et l'empeigne sont cousues ensemble, en série.



Puisque les réserves de l'Alberta contiennent des milliers d'acres de bons pâturages, l'agriculture et l'élevage de bestiaux sont devenus progressivement des sources importantes du développement économique dans toutes les régions. Des exploitations qui sont des propriétés privées peu étendues telles que celle ci-dessus, située dans la partie centrale de l'Alberta, jusqu'aux ranches, propriétés de la bande qui élèvent des centaines de bêtes, ces entreprises sont, en général, prospères. Cependant, toutes doivent combattre les problèmes de l'industrie du bétail, propres à l'Ouest canadien.

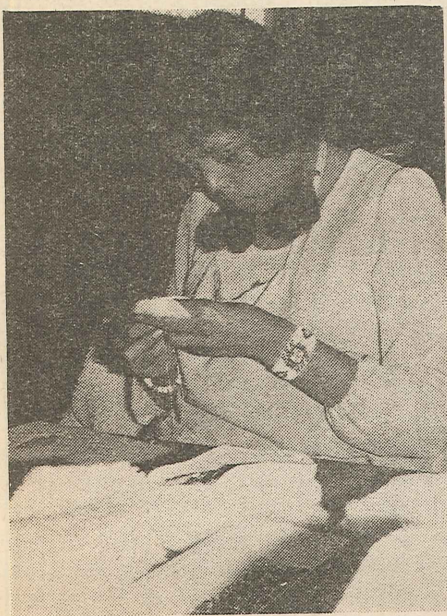


Peigan

(Continued from page 5A)

the shape of the slipper.

Upon completion, each shoe must pass a careful quality inspection by Agnes Smith. Each pair which meets her sharp-eyed approval, is labeled and packaged. Any slipper not up to her strict standards goes back to the girls for repairs, in the hope they will learn from their mistakes. Peigan Crafts will not sell seconds and would like to be able to guarantee



Beading, although second nature to most native women, is taught at Peigan Crafts, to inexperienced enthusiasts. More than 50 women and three men earn \$1.50 a pair, beading at home.

its product for 100 miles or a million footsteps.

The moccasins are available in a spectrum of ladies' and men's sizes and will sell in the stores for about \$21. As of late March, 1976, one third of the 1500 pairs manufactured had been sold to retail outlets in Vancouver, Victoria, Edmonton and Suffield, Alberta. The band is presently establishing contact with several distribution centres across Canada, hoping for nation-wide marketing of their product. They feel authentic moccasins should be available to all Canadians, not only the families of the native women who make them, as has been the tradition, with slight exception, until recently.

Peigan Crafts, the first factory of its type in Canada, was conceived and planned by the band's Economic Development Committee, (now the major shareholder) in an effort to generate further income on the reserve and employment for its people.

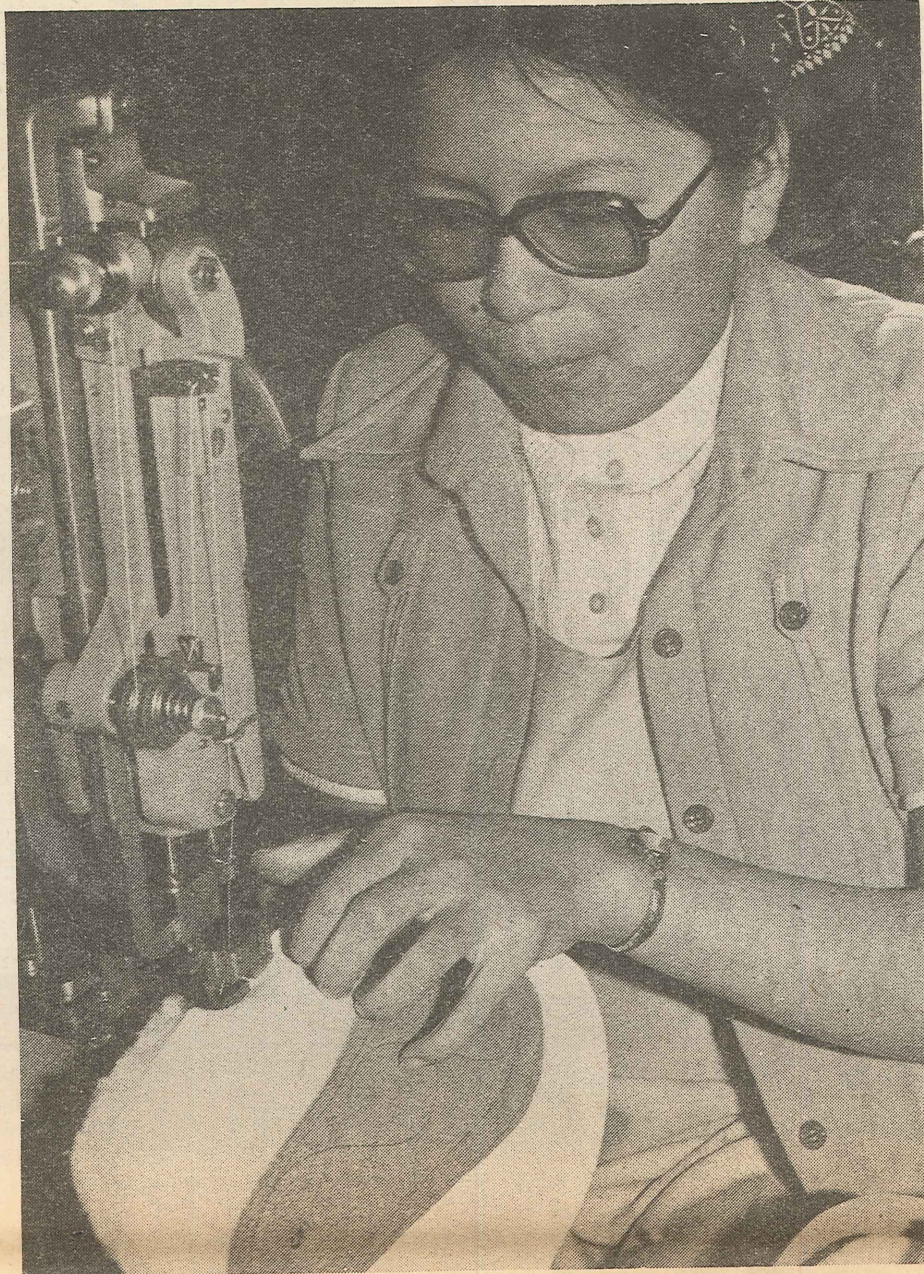
Canada Manpower provided the full salary of the instructor and 60 percent of the salaries of employees

The North

(continued from page 3A)

The short growing season, the distance from ready markets and a shortage of good land have combined to keep agricultural development to a minimum. But the isolation of these reserves has aided the development of service industries designed to meet the requirement of band members.

All reserves in the Fort Vermilion — High Level District fall into this basic category as do several of the reserves in the St. Paul-Athabasco and Lesser Slave Lake District.

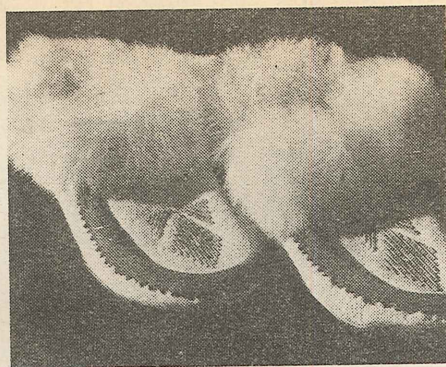


The Alder-Pleater is used to attach the vamp to the foot-part. The extra sole, as illustrated above, protects the shoe, more than doubling its life expectancy.

during the training period. The Department of Indian Affairs shouldered the cost of equipment to the tune of \$14 to \$15 thousand, and has promised grants and loans totalling \$171 thousand over the next three years through its Economic Development Fund.

A moccasin project, similar to the present Peigan Crafts, was undertaken by the band, approximately three years ago but with little success. Band Manager Henry Potts attributes this to a lack of insight on the part of management and the fact that the moccasins were completely hand made. This time, as in the successful garment factory established on the reserve in 1973, the management is capable, well qualified and production is adhering to a strict schedule. As he says: "This time we are crossing all the T's and dotting all the I's!"

Band optimism runs high with this venture. The production workers, their families and friends are proud of the factory and the quality of work the girls are accomplishing. Peigan Crafts and its sister factory, are employing a good percentage of the reserve's residents and it is anticipated that a profit will show in a year; providing the financing for the band to start a new job-generating venture and take another step into the future.



The finished product: fleece-lined sheepskin and suede slippers with a comfort second to none.



Virginia Good Rider stitches the rabbit-fur trim to the foot-part of the slipper. The beaded design on the vamp is a traditional, geometric Blackfoot pattern.

Kehewin — A New Approach To Community-Economic Development

"Understanding the implications of decisions made today on events that are going to happen sometime from now."

That's the thrust of an innovative approach to economic development and community planning recently adopted by Chief Joe Dion and the Cree Tribal Council of the Kehewin reserve near Bonnyville, Alberta.

And, the Department of Indian Affairs' Acting Regional Director, Robin Dodson, is supporting the reserve in its attempt to approach industrial development in a far-sighted and organized manner rather than attacking it on the make-work or piecemeal-project basis that has brought dismal results to some development schemes tried on Alberta reserves in the past.

"In order for the band to achieve the highest possible level of economic independence, we believe it should be viewed as a total economic system, much like a city or province," Dodson explains.

Within this framework, all decisions related to matters such as land use and industrial strategy must be weighed in light of their implications for the community five, 10 or even 20 years down the line.

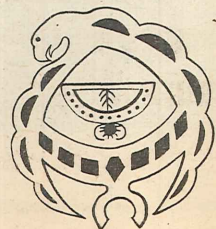
This approach calls for the design and construction of a "functional economic model" of the reserve economy, says Dodson, adding that the Edmonton firm of Halgard/venture analysis ltd. has been retained to execute this first phase of the program.

The model — or representation of the reserve — is simply a vehicle designed to provide answers to questions, particularly those of an economic nature. A typical question might be: "What kind of development policy do we need on the reserve to provide the jobs, income levels and municipal tax base necessary to achieve the community's goals?"

In the process of identifying goals and objectives of band members, conflict will inevitably result. For example, retention of cultural values may be at odds with changing lifestyles resulting from industrial growth. Finding successful trade-offs between conflicting goals is a prime reason for constructing the economic model, he says.

Once designed, this management tool must not only be useful, but used, stresses Dodson, "The human must remain in control of the machine — and it will be up to the band council to see that the technology is applied."

It is anticipated that initial economic development plans will be formulated by the end of 1975 with implementation beginning early in 1976.



Piégan (suite de la page 5A)

la garniture de cuir qui a été dentelée sur un bord est fixée à l'empeigne garnie de perles, sur une machine semblable. Pour éviter le gaspillage, explique l'ouvrière Louise Small Legs, la garniture et l'empeigne sont cousues ensemble, en série, pour être coupées séparément lorsqu'elles arrivent sur la «Adler-Pleater» qui les fixe à la partie-pied, étape suivante de la fabrication.



L'art du perlage est une seconde nature pour la plupart des femmes indigènes. On l'enseigne à la Peigan Crafts aux enthousiastes inexpérimentées.

Lorsqu'elles sont assemblées, on rabat la garniture de cuir à la main pour renforcer la couture. Avant d'attacher la garniture de fourrure au mocassin, on ferme le talon donnant ainsi forme à la pantoufle.

À la finition, Agnes Smith inspecte soigneusement la qualité de la chaussure. Chaque paire qui a reçu l'approbation de son regard perçant est étiquetée et emballée. Toute pantoufle qui ne répondrait pas à ses normes strictes est renvoyée aux jeunes femmes pour correction, dans l'espoir qu'elles apprendront à leurs dépens. *Peigan Crafts* ne veut pas vendre d'articles de deuxième qualité et souhaiterait pouvoir garantir ses produits pour 100 milles ou un million de pas.

Les mocassins sont disponibles dans toutes les grandeurs pour da-

Alberta Nord

(suite de la page 3A)

et des industries forestières.

De plus, pratiquement chacune de ces réserves possède une petite industrie artisanale limitée à la production d'articles traditionnels par des individus entrepreneurs qui doivent alors résoudre des problèmes d'organisation de marchés et de vente.

La courte saison de croissance, la distance qui les sépare de marchés établis, une limitation des terres arables, tous ces éléments se sont ligüés pour réduire le développement agricole au minimum. Mais l'isolement de ces réserves a amené celles-ci à développer des industries de services destinées à répondre aux besoins des membres de la bande.

Toutes les réserves de Fort Vermillion — du district de High Level tombent dans cette catégorie de base comme d'ailleurs plusieurs réserves de St-Paul — Athabasca et du district de Lesser Slave Lake.



La «Adler-Pleater» sert à assembler l'empeigne et la partie-pied. La semelle double, comme le montre l'illustration ci-dessus, protège la chaussure, et en double la longévité.

mes et hommes et sont vendus au prix de \$21 environ. Fin mars 1976, le tiers des 1,500 paires manufacturées avait été vendu à des détaillants de Vancouver, Victoria, Edmonton et Suffield, en Alberta. La bande établit actuellement des contacts avec plusieurs centres de distribution partout au Canada, dans l'espoir d'ouvrir un marché pour leurs produits, à la mesure du pays. Ils trouvent que tous les Canadiens devraient pouvoir acheter d'authentiques mocassins et pas seulement les familles des femmes indigènes qui les ont fabriqués, comme ce fut la tradition, à quelques exceptions près, jusqu'à récemment.

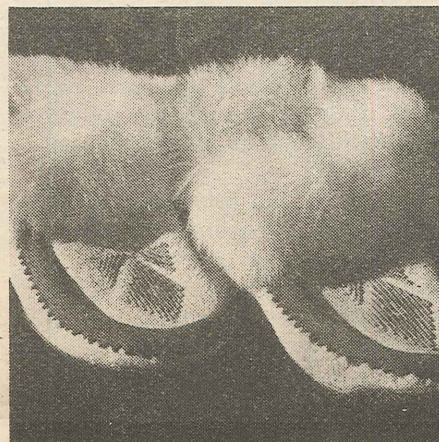
Peigan Crafts, première fabrique en son genre au Canada, a été conçue et mise sur pied par le comité de développement économique de la bande (qui est devenu le plus gros actionnaire), dans le but de réaliser plus de revenus dans la réserve et d'augmenter les possibilités d'emploi pour ses habitants.

La Main d'œuvre du Canada paya le plein salaire du gérant et 60 pour cent du salaire des employés pendant la période de démarrage. Le ministère des Affaires indiennes endossa les frais d'équipement pour la somme de \$14 à \$15,000 et a promis dons et prêts jusqu'à concurrence de \$171,000 au cours des trois prochaines années grâce au Fonds de promotion économique.

Un projet semblable à l'actuelle *Peigan Crafts* fut entrepris par la bande il y a environ trois ans, mais sans trop de succès. Le gérant de la bande attribue cet échec à un man-

que de perspicacité dans la gestion et au fait que les mocassins étaient entièrement fabriqués à la main. Cette fois, comme à la fabrique de vêtements établie dans la réserve en 1973, le directeur est un homme expérimenté, hautement qualifié et la production suit un plan d'exécution strict. Comme il le dit: «Cette fois nous allons mettre tous les points sur les i!»

L'optimisme de la bande augmente avec cette entreprise. Les ouvriers, leurs familles et leurs amis sont fiers de la fabrique et de la qualité du travail que les femmes accomplissent. *Peigan Crafts* et la fabrique-sœur emploient un bon pourcentage des résidents de la réserve; quant au profit, qui devraient se révéler d'ici un an, il fournira les bases de financement à la bande pour lancer une nouvelle entreprise génératrice d'emplois et pour faire un autre pas vers l'avenir.



Le produit fini: des pantoufles de daim fourrées de peau de mouton, d'un confort incomparable.

Kehewin: une nouvelle approche de promotion économique de la collectivité

«Compréhension de la portée des décisions prises aujourd'hui dans des cas qui se produiront à partir de maintenant.»

C'est la poussée d'une approche innovée du développement économique et de la planification de la collectivité adoptée par le chef Joe Dion et le *Cree Tribal Council* de la réserve Kehewin près de Bonnyville, en Alberta.

Et, le directeur régional intérimaire du département des Affaires indiennes, Robin Dodson, soutient la réserve dans sa tentative d'approcher le développement économique d'une manière prévoyante et organisée plutôt qu'en l'attaquant sur une base d'expédients ou de projets réalisés par bribes et morceaux qui a apporté de tristes résultats à certains projets de développement essayés dans le passé dans des réserves de l'Alberta.

Et Dodson explique: «Afin que la bande puisse atteindre le plus haut niveau d'indépendance économique possible, nous croyons qu'elle doit être envisagée comme un système économique en soi, davantage comme une ville ou une province.»

Dans ce cadre, toutes décisions relatives à des sujets comme l'exploitation de la terre et la stratégie industrielle doivent être pesées à la lumière de leurs implications pour la collectivité pour cinq, dix ou même vingt ans *in extenso*.

Cette approche exige le projet et l'établissement d'un «modèle économique fonctionnel» de l'économie de la réserve, dit Dodson, et il ajoute que la firme Halgard/venture analysis ltd à Edmonton a été retenue pour exécuter la première phase de ce programme.

Le modèle — exposé des faits de la réserve — est simplement un moyen destiné à répondre aux questions, spécialement celles d'ordre économique. Une question typique pourrait être: «De quelle sorte de politique de développement avons nous besoin à la réserve pour fournir des emplois, prévoir les niveaux de revenus et la base de la taxe municipale nécessaires pour atteindre les buts de la collectivité?»

Au cours de l'identification des objectifs des membres de la bande, il se produira inévitablement des heurts. Le maintien des valeurs culturelles, par exemple, peut être en désaccord avec le changement du style de vie consécutif à la croissance économique. Dodson dit que la recherche de conciliations heureuses entre les objectifs opposés est une raison primordiale pour instituer un modèle économique.

Et il insiste sur le fait qu'une fois désigné, cet outil de gestion ne doit pas seulement être utile mais utilisé. «L'humain doit contrôler la machine — ce sera au conseil de bande à veiller à ce que le système soit appliqué.»

On envisage de formuler les plans de développement économique initiaux à la fin de 1975 avec exécution au tout début de 1976.